

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/ Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/ Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/ Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/ Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/ Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/ Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/ Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/ Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/ Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc.. have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc.. ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

Henry Howison.
Quaker.

Passer Can. H^o 3

10 Poésies can N° 3

L'ÉCHO

DE LA

CHANSON.

OU

Nouveau Recueil

Poésies, Romances, Vaudevilles,



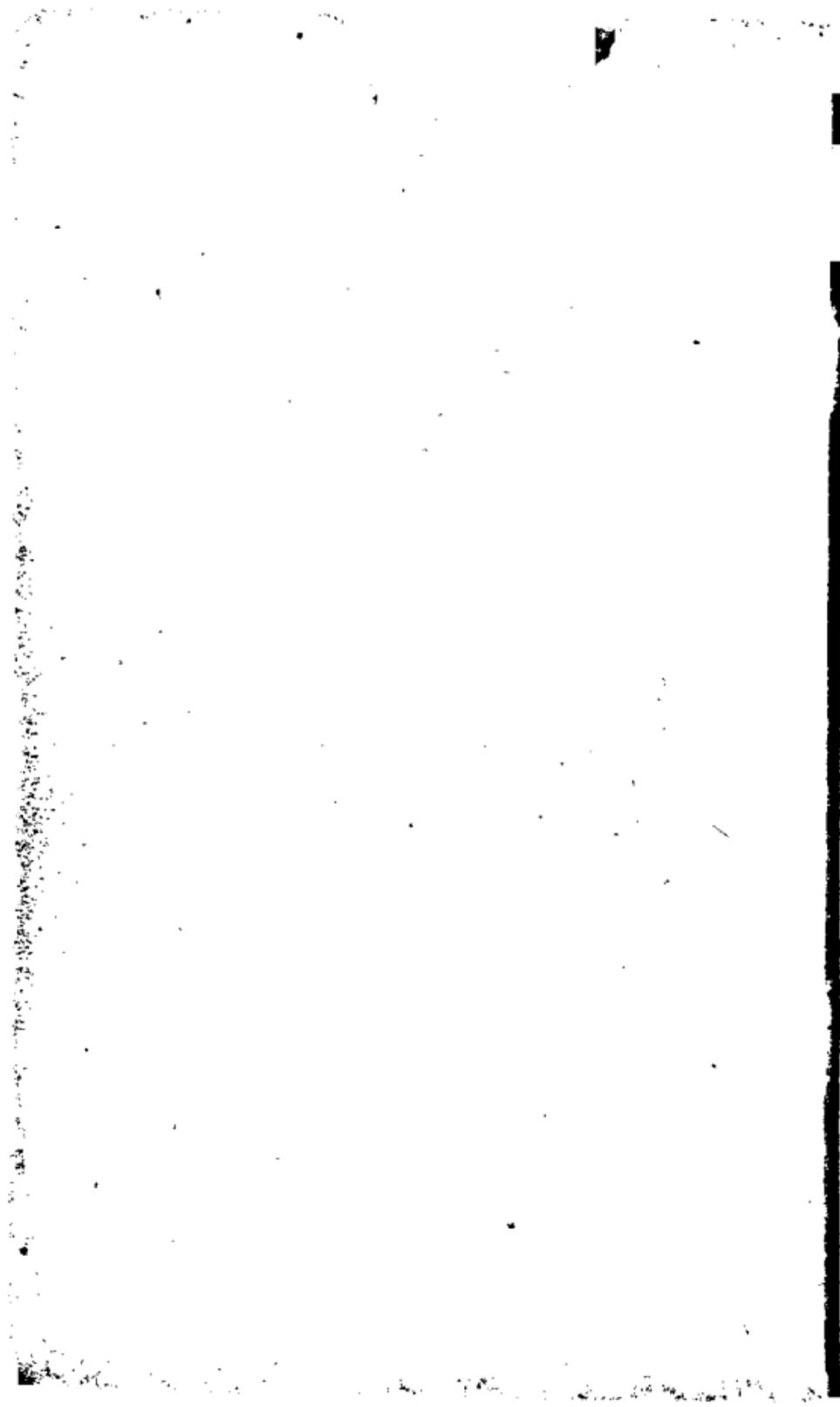
&c. &c.

Par Jos. Roch-Lettoré, Typ.

Montreal :

IMPRIME ET A VENDRE PAR ROLLAND & THOMPSON.

.....
1843.



Poesie

PRÉFACE.

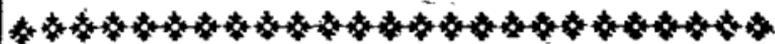
Comme les amateurs de chant de notre joyeuse ville de Montréal se trouvent déjà depuis quelques années privés d'un Chansonnier nouveau, et que plus d'une fois en société nous avons remarqué combien le beau sexe désirait la publication d'un plus récent Recueil, nous avons l'honneur d'offrir à nos belles compatriotes ainsi qu'à tous les partisans de la musique vocale, ce nouveau Chansonnier, sous le titre : *d'Echo de la Chanson ou Nouveau Recueil de Poésie, Romances, Vaudevilles, etc.*, que nous avons choisis dans les meilleurs chansonniers de Paris, tels que sont les derniers Chansonniers des Grâces," de "Béranger" et de plusieurs autres auteurs célèbres en ce genre, outre plusieurs Chansons canadiennes et autres que nous avons choisis en partie dans le charmant et toujours aimé *Passe Temps*, de Mr. Duvernay, qui a tant produit d'agrément dans nos sociétés, par le bon choix des matières.

23

Ceux pour qui les plaisirs de la table ont quelque'attrait, les amateurs du chant Patriotique et Militaire, trouveront dans ce Recueil d'agréables amusemens. Car notre seul but, en publiant ce Recueil, est, outre les considérations littéraires, de récréer les annuyeux, et de faire diversion aux soucis de la vie humaine. Si nos efforts obtiennent quelque succès, nous n'aurons qu'à nous louer de nous être rendu aux invitations de nos amis.

J. R.-L.

L'ÉCHO
DE LA
CHANSON.



LA LEÇON

D'UN PÈRE A SON FILS, AGE DE 3 ANS:

AIR :—De *Ma Normandie.*

Mon fils, ma tendresse m'inspire ;
Je vais te faire la leçon ;
Tu ne sais encor que sourire,
Mais viendra l'âge et la raison.
Je me montrerai peu sévère ;
Et je désire avec ardeur,
Mon fils, que la leçon d'un père
Puisse à jamais se graver dans ton cœur.

Il est un Dieu dont la puissance
Protège chacun ici-bas ;
Le ciel, dans sa munificence,
Nous le révèle à chaque pas.
Matin et soir, que ta prière
Soit adressée au Créateur.
Mon fils, que la leçon d'un père
Puisse à jamais se graver dans ton cœur.

Contre les écueils de ce monde
 En vain plus d'un a combattu ;
 Fais que ton avenir se fonde
 Sur le travail et la vertu.
 Riche, soulage la misère ;
 Du faible soit le défenseur.
 Mon fils, que la leçon, &c.

Pour celle qui, dans ton jeune âge,
 Te prodigue des soins touchants,
 Tu dois être soumis et sage ;
 Tu protégeras ses vieux ans.
 Laisse-toi guider par ta mère :
 Son plus doux rêve est ton bonheur.
 Mon fils, &c.

Tu voudras connaître l'histoire
 De ton pays, si grand, si beau ;
 Je te parlerai de la gloire
 Qui couronne son vieux drapeau.
 La patrie est une autre mère,
 Qu'il faut servir avec honneur.
 Mon fils, &c.

La mort, avide de pâture,
 Sans compter nous moissonne tous.
 Selon l'ordre de la nature,
 Mon fils, tu dois vivre après nous ;
 Que notre asyle funéraire
 Soit le témoin de ta douleur.
 Mon fils, &c.

L'AVENIR.

AIR : — *De la romance de Téniers.*

Je suis à jeûn, aussi n'allez pas croire
 Que la gaité m'inspire une chanson ;
 Mes chers amis avec vous je viens boire,
 Car j'ai besoin d'étourdir ma raison.
 Ce vin est vieux, sur ma tête il opère,
 Versez ; déjà je me sens rajeunir ;
 Demain... que dis-je ! ah remplissez mon verre !
 Il ne faut pas lire dans l'avenir.

Dans un palais brillanté de magie,
 Que je voudrais m'éveiller un matin,
 L'or à mon cœur rendrait son énergie :
 Je n'irais plus maudissant le destin.
 Sans un peu d'or la vie est un supplice ;
 Mais riche, un jour je peux bien devenir,
 Si par hasard la fortune est propice ;
 Il ne faut pas lire dans l'avenir.

Aucun de nous ici n'oserait dire :
 Qu'il n'a jamais aimé, même un seul jour.
 Un cœur de femme exerce un doux empire ;
 Dans ce cœur-là cueillons des fleurs d'amour ;
 Mais voulez-vous, d'une amoureuse ivresse,
 Pouvoir en paix savourer le plaisir ?
 Mes chers amis, auprès d'une maîtresse,
 Il ne faut pas lire dans l'avenir.

Pour le bon vin, laissons la politique ;
 N'attristons pas un banquet si joyeux ;
 Trinquons plutôt à la cause publique,
 Et loin d'ici les pensers nuageux.
 Dans nos discords, chacun à sa croyance,
 En vain un roi cherche à nous réunir,
 Nous qui rêvons au bonheur de la France ;
 Il ne faut pas, &c.

Enfants, vieillards, la mort frappe à tout âge,
 De ses ciseaux elle étend son compas ;
 Un noir sinistre atteste son passage.
 L'éternité s'entr'ouvre sous nos pas.
 Vous dont le sort est si digne d'envie,
 La mort trop tôt viendra vous avertir ;
 Pour mieux passer les instants de la vie,
 Il ne faut pas, &c.

L'ÉTÉ.

AIR :—*Des Puritains.*

C'est l'été radieux !
 Le soleil de ses feux
 Dore de la nature
 L'élégante parure.
 Tous les jolis boutons
 Maintenant sont des roses ;
 Toutes les fleurs écloses
 N'attendent que vos fronts.

Des fleurs de mon parterre,
 Couronnez-vous, jeune Glycère ;
 Enfants, vite il faut les cueillir ;
 L'aile du temps peut les flétrir.

Ces épis, au printemps,
 Légers, bravaient les vents ;
 Aujourd'hui leur richesse
 Décèle leur faiblesse.
 C'est ainsi que l'espoir
 Enorgueillit l'enfance ;
 Au jour de la puissance,
 Heureux, on craint de choir,
 Des fleurs, etc.

L'impatient glaneur
 Guette le moissonneur
 Dont la main bienfaisante
 Se montre négligente.
 Quand Plutus rit au cœur
 De nos moissons nouvelles
 Laissons quelques parcelles
 Dans les champs du malheur.
 Des fleurs, etc.

L'orage du matin
 Se perd dans le lointain ;
 La fauvette timide
 Ouvre son aile humide ;

Joyeuse elle bénit,
 Dans sa chanson touchante,
 La main toute puissante
 Qui protégea son nid.
 Des fleurs, etc.

Pour faire, du progrès,
 Surgir de beaux succès,
 Lisez dans la nature,
 Sa règle la plus pure.
 L'abeille a ses travaux ;
 La colombe est aimante,
 La fourmi prévoyante,
 Et l'arbre a ses rameaux.
 Des fleurs, etc.

Bercés dans le verger
 Par un Zéphyr léger,
 Ces fruits, que Dieu nous donne,
 Nous présagent l'automne.
 Femmes, d'un vain plaisir,
 Eloignez les chimères :
 Demain, vous serez mères,
 Demain, c'est l'avenir.
 Des fleurs, etc.

LE CANOT.

AIR :—*Amis, la matinée est belle.*

Joyeux viveurs, l'onde est tranquille,
 Le soleil dore l'horizon :
 Montons sur le canot agile,
 Que chacun prenne un aviron !
 De l'ensemble !... allons, du courage !
 Contre le courant,
 Nous saurons avoir l'avantage,
 Malgré voile et vent.
 Gagnons, ramons, gagnons toujours avant !—bis.

Au terme de notre voyage,
 Un festin tout prêt nous attend,
 Pour ranimer notre courage ;
 Ramons ! et nous boirons d'autant.
 Des plus vieux fûts, en abondance,
 Nous aurons le choix ;
 Mais il nous faudra, par prudence,
 Borner nos exploits,
 Pour qu'en marchant nous puissions rester droits.—bis.

La nuit, à la hâte s'avance,
 Gais viveurs, il faut repartir ;
 Appareillons en diligence ;
 Pour aujourd'hui trêve au plaisir.
 Mais avant de quitter la rive,
 Tous, silence, à bord !
 Le péril est en perspective ;
 Au large !... et d'accord,
 Ramons... ! enfin, nous touchons à bon port !—bis.

LE CHASSEUR DES MONTAGNES.

ROMANCE.

AIR : Le sort au printemps de ma vie, etc.

Séparons-nous, ma bien aimée ;
 Vois, l'aube est déjà de retour
 Sur la colline parfumée
 Je dois me rendre avant le jour.
 Oh, ne crains rien je suis fidèle,
 Je reviendrai,... calme ton cœur ;
 Mais j'ai promis, et l'on m'appelle !... } *bis.*
 Entends-tu le cor du chasseur ?...

Tu trembles... bannis tes allarmes ;
 Le ciel veille sur ton amant ;
 Ah, par pitié sèche tes larmes !
 Et n'augmente pas mon tourment !
 Va, ma souffrance est cruelle
 De causer ainsi ta douleur !
 Mais j'ai promis, et l'on m'appelle !...
 Entends-tu le cor du chasseur ?...

Ce sera, lorsque dans la campagne
 Des nuits brillera le flambeau,
 Tu me verra sur la montagne
 Heureux d'un triomphe nouveau !
 Que ne puis-je hélas, ô ma belle !
 Y renoncer pour ton bonheur
 Mais j'ai promis, et l'on m'appelle !...
 Entends-tu le cor du chasseur ?...

L'INDIENNE.

Un beau navire à la riche Carène
 Allait quitter la plage de Madras,
 Quand sur ces bords une jeune Indienne,
 A sa compagne ainsi parlait tout bas :

“ Si tu le vois, dis-lui que je l'adore,
 “ Rappelle-lui, qu'il m'a donné sa foi ;
 “ Demande-lui, s'il me regrette encore,
 “ S'il se souvient d'avoir vécu pour moi.—*bis.*

“ Tu vas joyeuse, au beau pays de France,
 Pour des plaisirs changer ta liberté,
 Mais ma Zémire, on dit que l'inconstance,
 Aime à verser les pleurs de la beauté.
 Si tu le vois, etc.

“ Tu saura bien le découvrir sans paine,
 Son air est fier et tendre tour à tour,
 Et son œil noir, qu'ombrage un cil d'ébène,
 T'embraseras de tous les feux d'amour !
 Si tu le vois, etc.

“ Tu m'enverras par le prochain navire
 Les mots d'amour qu'il doit te confier,
 Mais juste ciel, ne m'écris pas Zémire !.....
 Si pour une autre il a pu m'oublier.
 Si tu le vois, dis-lui que l'adore,
 Rappelle-lui, qu'il m'a donné sa foi ;
 Demande-lui, s'il me regrette encore,
 S'il se souvient d'avoir vécu pour moi.—*bis.*

LA SUCRERIE.

AIR : *Mon fils ma tendresse m'inspire, etc.*

Lise, que vous êtes charmante !
 Que vous réunissez d'attraits !
 Ah ! si vous étiez mon amante
 Tous mes vœux seraient satisfaits.
 Surtout dans la plaisanterie,
 Que je m'estimerais heureux !
 Car vous aimez la sucrerie,
 Si j'en juge d'après vos yeux.

De Vénus voilà la ceinture,
 Et ses regards délicieux :
 L'astre brillante de la nature
 Eut-il jamais d'aussi beaux yeux !
 Que vous devez être jolie,
 Quand vous les tournez vers les cieux !
 Car vous aimez la sucrerie,
 Si j'en juge d'après vos yeux.

Quand le trait de l'amour vous touche,
 Lise, selon votre désir,
 Que dit votre charmante bouche,
 Pour réprimer le vrai plaisir !
 Je le divine, je parie ;
 Vous dites : Sucre ! ah ! Sucre ! ah ! Disux !...
 Car vous aimez la sucrerie,
 Si j'en juge d'après vos yeux.

LES LAVEUSES DU COUVENT.

AIR :— *Tendre fillette, etc.*

Holà ! fillette brune et blanche,
La belle au panier sur la hanche,
Ou vas-tu, les bras nus au vent ?

—[Beau cavalier, je vais sous l'arche,
Dans le courant de l'eau qui marche,
Laver les nappes du couvent.—*bis.*

—[Jeanne, Jeanne,
N'écoute pas douces paroles,
Jeanne, fais les discours frivoles
D'un cavalier, d'un cavalier
Trompeur, trompeur et léger...

Jésus ! la fille brune et blanche,
Tu dois être belle un dimanche,
Avec ton corset de velours.

—[Beau cavalier, sur la grand'place
Plus d'un écolier, quand je passe,
Me trouve belle tous les jours,—*bis.*

—[Jeanne, Jeanne.....etc.

Si tu veux être châtelaine,
J'ai trois villages dans la plaine
Et mon château ceint d'un fossé.

[—Beau cavalier, je suis plus fière
Je veux avoir la terre entière,
Et j'ai pris Dieu pour fiancé.—*bis.*

—[Jeanne, Jeanne.....etc.;

On l'entendit prendre la fuite,
 Dirent les laveuses ensuite,
 Sur le cheval du cavalier.....
 Le soir, on le revoit sous l'arche,
 Mais c'est comme une ombre qui marche,
 Chantant sous l'écho du pilier.....bis.
 [—Jeanne, Jeanne.....etc. ;

OU VA TU CHERCHER LE BONHEUR.

ROMANCE.

AIR: *Ton portrait seul, etc.*

Un jour pur éclairait mon âme,
 J'unissais l'amour au devoir.
 J'osais me livrer à ma flamme
 Et goûter le plus doux espoir.
 Mais puis-je m'abuser encore,
 Non, l'espoir s'éteint en mon cœur
 Toi qui me suis, toi que j'adore, } Bis.
 Où vas-tu chercher le bonheur.

Quand tes soins me rendaient la vie,
 Je crus les devoir à l'amour,
 Je disais, je suis chérie
 Que ne puis-je l'être toujours.
 Mais etc.,

Tu deviendras mon bien suprême,
 O ! le plus chéri des portraits,
 Tiens moi lieu de celui que j'aime,
 Viens du moins me rendre ses traits
 Mais etc.,

Quel sort affreux tu me destines
 Que ne me laisse tu mourrir,
 Si tu n'aime plus Caroline,
 Oh ! daigne au moins la secourir.
 Mais etc.,

SI VOUS ALLIEZ L'AIMER.

ROMANCE.

Air Connu.

Cannaissez-vous celle que j'aime ?
 Qu'en tous lieux j'entends et je vois ?
 Qui n'aura jamais près de moi,
 D'autre rivale qu'elle même ?
 Si vous me gardez le secret,
 Je puis vous tracer son portrait ;
 Mais non, non, non, je dois me taire,
 Je ne veux pas vous la nommer,
 Ni peindre celle qui m'est chère,
 Si vous alliez l'aimer L.....(ter.)

C'est un regard doux et tendre,
 Une voix qui répond au cœur ;
 Plus de soucis, plus de douleur
 Aussitôt que je puis l'entendre ;
 Un esprit toujours séduisant,
 Sourire fin, regard touchant ;
 Mais, non, non, non, je dois me taire,
 Je ne veux pas vous la nommer,
 Ni peindre celle qui m'est chère,
 Si vous alliez l'aimer !.....(ter.)

Voyez cette foule attentive
 Dans ce bal suivre tous ses pas,
 Ne la reconnaissez-vous pas ?
 A sa danse légère et vive ?
 Tenez, regardez, la voilà,
 La plus belle, c'est mon Emma !
 Mais, non, non, non, je dois me taire,
 Je ne veux pas vous la nommer,
 Ni peindre celle qui m'est chère,
 Si vous alliez l'aimer !.....(ter.)

A UN PETIT ORPHELIN.

Oui, oui, dans ton regard mélancolique et tendre,
 Dans ton sourire, enfant, c'est elle que je vois !
 Oh ! quand parleras-tu, pour que je puisse entendre
 Si ta voix rappelle sa voix !

VIENS CONSOLER MON TRISTE CŒUR.

ROMANCE.

Air : Maman qu'il est long le jour, etc.

Sans retour, bonheur me fuit

Bonheur me fuit,

Je n'ai plus d'espérance,

Le destin qui me poursuit,

Qui me poursuit,

A lassé ma constance,

Tendre amitié, par ta douceur,

Viens consoler mon triste cœur. } *bis.*

J'ai perdu sans nul espoir,

Sans nul espoir,

L'objet de ma tendresse,

Et mon cœur au désespoir,

Au désespoir,

Succombe à la tristesse.

Tendre, etc , etc.,

Le sommeil, de ses pavots,

De ses pavots,

Ne peut calmer mon âme,

Le réveil, de tous mes maux,

De tous mes maux,

Vient resserrer la trame,

Tendre, etc., etc.,

 JE NE VIE QUE POUR T'AIMER.

AIR : *Comment ici ne pas se plaire, etc.*

Pourquoi d'un bonheur sans mélange
 Ne pas entourrer nos amours ?
 Pourquoi redouter que je change ?
 Quand je veux te chérir toujours !
 Que les hommages qu'on t'adresse
 Te soient garans de ma tendresse ;
 Si tu fus faite pour me charmer, }
 Moi, je ne vis que pour t'aimer. } *bis.*

Ne crains pas les suites de l'âge,
 Je te réponds du tems futur.
 Après de sombres jours d'orage,
 L'éclat du ciel est-il moins pur ?
 Ton âme encor sera la même,
 Tu resteras mon bien suprême :
 Oui, tu fus faite pour charmer ;
 Moi, je ne vis que pour t'aimer.

Aux discours de l'indifférence
 Ferme ton cœur à l'avenir.
 Est-il au monde une puissance
 Capable de nous désunir ?
 Auprès du serment qui nous lie,
 Que peuvent les traits de l'envie .
 Va, tu fus faite pour charmer,
 Moi, je ne vis que pour t'aimer.

CA M'ARANGE ET CA M'DERANGE.

AIR :—*Turlurette.*

Qu'à ma port' dès le matin
 Lisette sonne en lutin,
 Comme ell'me plaît qu'c'est un ange,
 Ca m'arrange,—(bis.)

Vraiment ça m'arrange.
 Mais si je suis visité
 Par un tendron édenté,
 A qui la langue démange,
 Ca m'dérange,—(bis.)
 Vraiment ça m'dérange.

Qu'un débiteur de bonn'foi
 M'apport' d'l'argent d'bon aloi,
 Aimant fort c'moyen d'échange,
 Ca m'arrange,—(bis.)

Vraiment ça m'arrange.
 Mais qu'un fâcheux créancier
 Vienn'me dire: i'faut m'payer,
 Un tel propos m'semble étrange;
 Ca m'dérange,—(bis.)

Vraiment ça m'dérange.

Si je rencontre un ami
 Qui n'm'aime pas à demi,
 Qui pour moi vol'rait au Gange,
 Ca m'arrange,—(bis.)

Vraiment ça m'arrange.

Acosté par un d'ces gens,
 Prodigue d'embrassements,
 Là-dessus comme je n'prends pas l'change,
 Ca m'dérange,—(bis.)
 Vraiment ça m'dérange.

Le jour où j'dois aux Français
 Applaudir à tes succès,
 Rachel, je n'bois ni n'mange,
 Ca m'arrange,—(bis.)
 Vraiment ça m'arrange.
 Qu'on m'force d'aller au boulevard
 Voir des artistes... sans art,
 Des héros pris dans la fange,
 Ca m'dérange,—(bis.)
 Vraiment ça m'dérange.

Vais-je dîner chez Pestel,
 Cet estimable Vatel,
 Où tout est digne de louange,
 Ca m'arrange,—(bis.)
 Vraiment ça m'arrange.
 Mais si j'dîne chez un traiteur
 Où les mets n'ont pas d'saveur,
 Où l'vin est monsieur Mélange,
 Ca m'dérange,—(bis.)
 Vraiment ça m'dérange.

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

AIR :—*Suzon sortant de son village, etc.*

Qu'il va lentement le navire
 A qui j'ai confié mon sort !
 Au rivage où mon cœur aspire,
 Qu'il est lent à trouver un port !

France adorée !
 Douce contrée !

Mes yeux cents fois ont cru te découvrir.

Qu'un vent rapide
 Soudain nous guide

Aux bords sacrés où je reviens mourir.

Mais enfin le matelot crie :

Terre ! terre ! là-bas, voyez !

Ah ! tous mes maux sont oubliés.

Salut à ma patrie !—*ter.*

Oui, voilà les rives de France ;

Oui, voilà le port vaste et sûr,

Voisin des champs où mon enfance

S'écoula sous un charme obscur.

France adorée !

Douce contrée !

Après vingt ans enfin je te revois ;

De mon village

Je vois la plage ;

Je vois fumer la cime de nos toits.

Combien mon âme est attendrie !

Là furent mes premiers amours ;

Là ma mère m'attend toujours.

Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas,
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.

France adorée !

Douce contrée !

Dieu te devait leurs fécondes chaleurs,
Toute l'année
Là brille ornée

De fleurs, de frits, et de fruits et de fleurs.

Mais là, ma jeunesse fétrie,
Rêvait à des climats plus chers ;
Là, je regrettais nos hivers.

Salut à ma patrie !

J'ai pu me faire une famille,
Et des trésors m'étaient promis.
Sous un ciel où le sang pétille,
A mes vœux l'amour fut soumis.

France adorée !

Douce contrée !

Que de plaisirs quittés pour te revoir !

Mais sans jeunesse,

Mais sans richesse,

Si d'être aimé je dois perdre l'espoir ;

De mes amours, dans la prairie,

Les souvenirs seront présents ;

C'est du soleil pour mes vieux ans.

Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages
 Qui m'offraient de régner sur eux,
 J'ai su défendre leurs rivages
 Contre des ennemis nombreux.

France adorée !

Douce contrée !

Tes champs alors gémissaient envahis.

Puissance et gloire,

Cris de victoire,

Rien n'étouffa la voix de mon pays

De tout quitter mon cœur me prie :

Je reviens pauvre, mais constant,

Une bêche est là qui m'attend.

Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse,

Enfin le navire entre au port.

Dans cette barque où l'on se presse,

Hâtons-nous d'atteindre le bord.

France adorée !

Douce contrée !

Puissent tes fils te revoir ainsi tous !

Enfin j'arrive,

Et sur la rive

Je rends au ciel, je rends grâce à genoux ;

Je t'embrasse, ô terre chérie !

Dieu qu'un exilé doit souffrir !

Moi, désormais, je puis mourir.

Salut à ma patrie !—(ter.)

LE CITOYEN.

AIR : *De la Romance de Téniers.*

Mon enfant, tu voudrais comprendre
 Ce qu'on entend par Citoyen ;
 Les livres n'ont rien à t'apprendre,
 Ferme-les, ils n'en disent rien.
 Vois travailler sous ma fenêtre
 Ce charron ; regarde-le bien ;
 Il ne connaît que Dieu pour maître ; } *Bis.*
 Voilà, mon fils, un Citoyen.

Vieux débris de la vieille armée
 Il vit tomber nos défenseurs ;
 Il pleura la gloire éclipsée,
 En espérant des jours meilleurs ;
 Soudain la Liberté l'appelle,
 Le canon gronde, il est soldat ;
 Il fait plus que mourir pour elle ; } *Bis.*
 Il conduit ses fils au combat.

Enfans, dit-il, c'est la patrie
 Qui dans nos mains remet son sort ;
 Honte à qui ménage sa vie !
 Enfans, la victoire ou la mort !
 Des larmes sillonnaient sa joue,
 Il combattait, couvert de sang,
 Il foulait aux pieds, dans la boue, } *Bis.*
 L'étendard brisé du tyran.

Il revint après la victoire
 Travailler avec ses enfans ;
 Que de noms inscrits dans l'histoire
 Ne valent pas ces pauvres gens !
 Comme eux, ne sert que la patrie,
 La gloire est tout, l'argent n'est rien ;
 Pour qui sait honorer sa vie }
 Par les vertus du Citoyen. } *Bis.*

Cet horreur de la tyrannie,
 Ce mépris d'un vil intérêt,
 Ce noble amour de la patrie,
 Sont-ils dans le cœur d'un sujet ?
 L'orgueil d'un maître est la limite,
 Qu'il ne peut franchir vers le bien ;
 Son âme étroite est trop petite }
 Pour les vertus du Citoyen. } *Bis.*

A LA FRANCE.

AIR :—*T'en souviens-tu disait, etc.*

La voilà donc, l'heure de la vengeance,
 La voilà donc, elle vient de sonner,
 Tremble Albion, et toi peuple de France,
 Relève-toi, toi qu'on veut dominer.
 Apprends-lui bien, à la vile Angleterre,
 Qu'elle n'est plus ce qu'elle était jadis,
 Car son trident n'est plus qu'un sceptre de verre }
 Dont elle doit redouter les débris ! } *bis*

Quel noble élan ! quelle ardeur sans pareille
 Semble animer tous ces jeunes soldats !
 De toutes parts la France se réveille,
 Et se prépare à de nouveaux combats !
 Ah ! c'est qu'il faut que l'Anglais se souvienne
 Qu'elle est toujours la grande nation.....
 Il faut aussi qu'en Europe on apprenne
 A craindre enfin le réveil du lion !

Elle n'a plus, il est vrai, le prestige,
 Qui, sous les traits d'un être surhumain,
 Lui faisait faire en un jour maint prodige
 Que la victoire inscrivait sur l'airain,
 Napoléon est perdu pour la France ;
 Il n'est plus rien qu'un souvenir bien cher !.....
 Mais pour venger, pour punir une offense
 Elle a toujours des braves et du fer !

O mon pays, oui, tout me le pressage,
 Tu sortiras vainqueur de ce tournois ;
 Et seul, debout, faisant tête à l'orage,
 Tu défieras cette ligue de rois.
 Ces rois, si fiers de leurs peuples esclaves,
 De leurs trésors et de leurs écussons.....
 Ne veulent pas, France, que tu les braves,
 Mais tu leur dois de terribles leçons !

Vaincre à la fois la quadruple alliance,
 Voilà Français, le but de vos travaux ;
 Oui, vous brûlez d'aller venger la France,
 Et d'illustrer encore ses drapeaux.
 Partez soldats, que l'Europe soumise
 Dise bientôt : *Mes maîtres, les voilà !.....*
 Et vous, marins, voguez vers la Tamise,
 Tout doit céder aux vainqueurs d'ULLOA !

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE.

AIR :—*Du Dieu des bonne Gens.*

Beau Canada ! notre chère Patrie !
 Vois tes enfans rassemblés en ce jour ;
 C'est l'espérance, ici, qui nous convie,
 Mais le bonheur, peut-être aura son tour.
 Chacun de nous sent l'ardeur qui l'inspire
 Chacun de nous répète avec fierté :
 Pour son pays, un Canadien désire
 La paix ! la Liberté ! (bis.)

Dans l'avenir plaçons notre espérance,
 Pour le pays, il faut plus que des vœux.....
 Mais à l'audace unissons la prudence
 Et méprisons un pouvoir orgueilleux.
 Si contre nous un ennemi conspire
 Opposons-lui notre fraternité....
 Pour son pays, un Canadien désire,
 La paix ! la Liberté !.....(bis.)

Peut-être un jour, notre habitant paisible
 Se lassera du pesant joug d'un roi,
 Il s'écrira,..... mais de sa voix terrible :
 "Sortez d'ici !.... cette terre est à moi !
 " Du Canada, je puis être un martyr,
 " Je n'obéis qu'aux lois que j'ai dicté :
 " Pour son pays, un Canadien désire,
 La paix ! la Liberté(bis.)

Chers défenseurs de notre noble cause,
 Tout Canadien vous porte dans son cœur,
 Du beau pays qui sur nous se repose,
 O ! travaillez à fonder le bonheur !
 Vous ! Papineau, Viger, qu'un peuple admire,
 Ah ! recevez un encens mérité :
 Dans notre histoire on vous devra d'inscrire,
 La paix ! la liberté !..... (bis).

Oui parmi nous, il est une richesse
 Dont le pays pourra s'énorgueillir :
 Il est des germes dans notre jeunesse
 Que le danger fait en foule surgir.
 Ils prouveront que dans nos froides plaines
 Le laurier est aussi récolté,
 Qu'un Canadien ne veut pas d'autres chaînes,
 Que paix et liberté !..... (bis).

PAIX ! LIBERTE' ! voilà notre devise ;
 Garde, *Saint-Jean*, notre naissant chafanon ;
 Si la discorde jamais nous divise,
 Pour s'allier on choisira ton nom.
 Mais, chers amis, hâtons-nous de redire
 Ce beau refrain qui doit être adopté :
 Pour son pays, un Canadien désire
 La paix ! la Liberté !..... (bis).

CHANT PATRIOTIQUE.

Nobles descendans de la France,
 Prêtez l'oreille à mes accens,
 Et défendez avec constance,
 L'héritage de vos enfans.
 Du St. Laurent que la rive affranchie,
 Répète au loin ce cri de la patrie :
 Au Canada jurons fidélité,
 Vivent nos droits, vive la Liberté !
 Ennemis de tout esclavage,
 Nous saurons conserver nos droits;
 Et préserver de tout outrage
 Nos privilèges et nos lois
 En vrais enfans de la mère-patrie,
 Du fond du cœur, chacun de nous s'écrie :
 Au Canada jurons fidélité,
 Vivent nos droits, vive la Liberté !

Canadien, sujet fidèle,
 Les Bretons jugèrent ton bras ;
 Quand, pour supporter leur querelle,
 Tu les guidas dans les combats.
 Braves soldats, mais fils de la patrie,
 N'oublions pas cette voix qui nous crie :
 Au Canada jurons fidélité,
 Vivent nos droits, vive la Liberté !

Nous avons promis allégeance
 Pour que nos droits soient respectés ;
 Nous oublierons l'obéissance
 Le jour qu'ils seront menacés.
 Chacun de nous, à son pays fidèle,
 Répond de loin à l'honneur qui l'appelle :
 Au Canada jurons fidélité,
 Vivent nos droits, vive la Liberté !

Si notre horizon politique
 Se noircit par les factions,
 Qu'un noble élan patriotique
 Nous garde des divisions.
 Soyons unis ! que chacun se rallie
 Au cri sacré, poussé par la Patrie :
 Au Canada jurons fidélité,
 Vivent nos droits, vive la Liberté !

Honneur à ce puissant génie,
 Dont la patriotique voix
 Fait reculer la tyrannie,
 Devant l'égide de nos lois.

O Papineau, foudre de la tribune,
 Tu rediras avec la voix commune :
 Au Canada jurons fidélité,
 Vivent nos droits, vive la Liberté !

A l'autre bord de l'Atlantique,
 Si nos chants peuvent parvenir,
 A cet essai patriotique,
 Noble Viger, daigne applaudir.

De ton pays défenseur magnanime,
 Notre refrain fut toujours ta maxime :
 Au Canada jurons fidélité,
 Vivent nos droits, vive la Liberté !

Bravant la mer, les vents contraires
 Où tend ce noble messager !
 Chargé des plaintes de ses frères
 Il les quitte pour les venger.

Morin, Viger ! quel moment plein de charmes,
 Quand vous direz en confondant vos larmes :
 Au Canada jurons fidélité,
 Vivent nos droits, vive la Liberté.

Dans nos forêts, dans nos campagnes,
 Qu'on entende le cri sacré ?
 Que sur le sein de nos compagnes
 Nos fils puisent la liberté !

Pour le pays s'il faut donner sa vie,
 Qu'en expirant, chacun de nous s'écrie :
 Au Canada jurons fidélité,
 Plus de tyrans, vive la Liberté !

LES FRANÇAIS AUX CANADIENS.

AIR : *T'en souviens tu, etc.*

Vous Canadiens, vous autrefois nos frères,
 Vous que l'intrigue a lâchement vendus ;
 Unissez-vous comme l'ont fait vos pères,
 Et les puissans seront bientôt vaincus.
 Forts de vos droits, vous meprisez les haines,
 A vos tyrans, opposez vos vertus....
 Ce noble sang qui coule dans vos veines,
 O Canadiens ! ne le sentez-vous plus ?

Si l'étranger vous dispute la gloire,
 Pensez au titre.... inscrit dans le passé ;
 Le souvenir que laissa la victoire
 De votre cœur ne s'est point effacé.
 Un noble effort pourra briser vos chaînes.....
 Quoiqu'accablé vous n'êtes pas vaincus
 Ce noble sang qui coule dans vos veines
 O Canadiens ! ne le sentez-vous plus ?

Si, dans vos champs, la victoire moins prompte,
 Cédant au nombre, trompait la valeur,
 L'on ne pourrait vous accabler sans honte,
 Vous ne succomberez pas sans honneur !
 Vous gémissiez vos plaintes furent vaines,
 Du rang des Peuples, vous êtes exclus....
 Ce noble sang qui coule dans vos veines
 O Canadiens, ne le sentez-vous plus ?

Il est un vœu qui du peuple s'élançe,
 Lorsque le joug est trop longtemps porté.
 Le temps n'est plus où le cœur en silence
 Pouvait se taire au nom de LIBERTE !
 Du Saint-Laurent, aux rives de la Seines
 Ce nom magique reçoit des tributs.
 Au noble sang qui çœule dans vos veines
 Ah Canadiens ! ah ne résistez plus !

O CANADA ! MON PAYS !

AIR : *Je suis français mon pays, etc.*

Comme le dit un vieil adage :

Rien n'est si beau que son pays,

Et de le chanter, c'est l'usage ;

Le mien je chante à mes amis. (bis.)

L'étranger voit avec un œil d'envie

Du St. Laurent le majestueux cours :

A son aspect le Canadien s'écrie :

Ô Canada ! mon Pays ! mes amours !

Mon pays, mon pays, mes amours ! (bis.)

Maints ruisseaux, maintes rivières
 Arroser nos fertiles champs ;
 Et de nos montagnes altières,
 De loin on voit les longs penchants. (*bis.*)
 Vallons, côteaux, forêts, chûtes rapides.
 De tant d'objets est-il plus beau concours ?
 Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides ?
 O Canada ! mon Pays ! mes amours !

Les quatre saisons de l'année
 Offrent tour-à-tour leurs attraits.
 Le printemps, l'amant enjoué
 Revoit ses fleurs, ses verts bosquets (*bis.*)
 Le moissonneur, l'été, joyeux s'apprête
 A recueillir le fruit de ses labours,
 Et tout l'automne, et tout l'hiver, il fête.
 O Canada ! mon Pays ! mes amours !

Le Canadien, comme ses pères,
 Aime à rire et à s'égayer.
 Doux, aisé, vif en ses manières,
 Poli, galant, hospitalier ; (*bis.*)
 A son pays il ne fut jamais traître,
 A l'esclavage il résista toujours ;
 Et sa maxime est la paix, le bien-être
 Du Canada, son pays, ses amours.

Chaque pays vante ses belles ;
 Je crois bien que l'on ne ment pas ;
 Mais nos Canadiennes comme elles
 Ont des grâces et des appas. (bis.)

Chez nous la belle est aimable, sincère ;
 D'une Française elle a tous les atours ;
 L'air moins coquet, pourtant assez pour plaire.
 O Canada ! mon Pays ! mes amours !

O mon pays ! de la nature
 Vraiment tu fus l'enfant chéri ;
 Mais l'étranger souvent parjure,
 En ton sein, le trouble a nourri. (bis.)

Qu'ils viennent tous tes enfans enfin se joindre,
 Et valeureux voler à ton secours !
 Car le beau jour déjà commence à poindre.
 O Canada ! mon Pays ! mes Amours !

CHANSON CANADIENNE.

AIR: *Ah ! Quelle, quelle inquiétude !*

Sol Canadien, terre chérie !

Par des braves tu fus peuplé ;

Ils cherchaient loin de leur patrie,

Une terre de liberté.

Nos pères, sortis de la France,

Étaient l'élite des guerriers, (bis.)

Et leurs enfans de leur vaillance

N'ont jamais flétri les lauriers. (bis.)

Qu'elles sont belles nos campagnes !
 En Canada qu'on vit content !
 Salut, ô sublimes montagnes,
 Bords du superbe St. Laurent.
 Habitant de cette contrée,
 Que nature veut embellir,
 Tu peux marcher tête levée,
 Ton pays doit t'énorgueillir.

Respecte la main protectrice,
 D'Albion ton digne soutien ;
 Mais fais échouer la malice
 D'ennemis nourris dans ton sein.
 Ne fléchis jamais dans l'orage,
 Tu n'es pour maîtres que tes lois.
 Tu n'es point fait pour l'esclavage,
 Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
 Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, ô ma Patrie !
 Méprise un secours étranger.
 Nos pères sortis de la France
 Étaient l'élite des guerriers,
 Et leurs enfans de leur vaillance
 Ne flétriront pas les lauriers.

CHANSON PATRIOTIQUE.

Air : *Brulant d'amour, et partant pour la guerre.*

Riches cités, gardez votre opulence,
 Mon pays seul a des charmes pour moi :
 Dernier asile où règne l'innocence,
 Quel pays peut se comparer à toi ?
 Dans ma douce patrie
 Je veux finir ma vie ;

Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
 Je m'écrirais : j'ai perdu le bonheur !

Combien de fois à l'aspect de nos belles
 L'Européen demeure extasié !
 Si par malheur il les trouve cruelles,
 Leur souvenir est bien tard oublié.
 Dans ma douce patrie, &c.

Si les hivers couvrent nos champs de glaces,
 L'été les change en limpides courants ;
 Et nos bosquets, fréquentés par les grâces,
 Servent encor de retraite aux amants,
 Dans ma douce patrie, &c.

Oh ! mon pays, vois comme l'Angleterre
 Fait respecter partout ses léopards ;
 Tu peux braver les fureurs de la guerre,
 La liberté veille sur tes remparts.
 Dans ma douce patrie, &c.

CHANSON NATIONALE.

AIR : *Sol Canadien, etc.*

Noble rejeton de la France,
 Enfant digne de tes aïeux,
 O Terre pleine d'espérance,
 Beau sol, où j'ai placé mes Dieux :
 Tes fils ont assez de vaillance
 Pour te conquérir des lauriers,
 Et pour voler à ta défense
 Demain oublieront leurs foyers !

La gloire en leur âme fermente,
 Ils ont du sang des chevaliers,
 Et pour faits braver la tourmente,
 Ils aiment la paix en guerriers !
 Ennemis de la tyrannie,
 Adorateurs de Liberté,
 Leur premier bien, c'est la Patrie,
 Et l'Amour, leur divinité !

L'honneur inscrit sur leur bannière,
 Sur leurs drapeaux la loyauté,
 Leur fit défendre la frontière,
 Avec les droits de Royauté.

A CHATEAUGUAY le sang des braves
 A-t-il été prostitué ?
 Voudrait-on faire des esclaves
 Des martyrs de fidélité ?

Héros, s'il faut tomber victimes
 Des plus criminels attentats,
 Nous, soyons toujours magnanimes,
 Dieu sans doute conduit nos pas !
 Ne courbons jamais par la crainte,
 Marchons, abrités par nos Lois.
 Songeons que notre cause est sainte,
 Celle de Dieu, celle des Rois !

Sexe jaloux de notre hommage,
 Toi, soutiens-nous dans nos combats,
 Nous n'aimons pas d'autre esclavage
 Que celui qu'on trouve en tes bras !
 Tu nous vaines par tes doux caprices,
 Et nous trouvons à te chérir,
 Les plaisirs, nommés sacrifices
 Que nous coûte de t'obeir !

J. G. BARTHE.

ACCROSTICHE.

A MADemoiselle SOPHIE R.

son nom vient résonner bien doux à mon oreille,
 On dirait de la lyre un son harmonieux !
 Puis elle a si beaux yeux et bouche si vermeille,
 Hélas ! charmes trompeurs ! car je lis dans ses yeux :
 innocente, sagesse à nulle autre parçille,
 Et c'est, dans mon esprit, ce que son nom réveille.
 Sophie, en grec, sagesse.

LE CINQ DE MAI.—1821.

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
 Aux bords lointains où tristement j'errais.
 Humble débris d'un héroïque empire,
 J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
 Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
 Sous le soleil, je vogue plus joyeux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France ;
 La main d'un fils me fermera les yeux. } (Dis.)

Dieux ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !
 Et voilà donc où languit le héros !
 Bons Espagnols, là s'éteint votre haine ;
 Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
 Je ne puis rien, rien pour sa délivrance ;
 Le tems n'est plus des trépas glorieux !
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible
 Qui fracassa vingt trônes à la fois ;
 Ne peut-il pas, se relevant terrible,
 Aller mourir sur la tête des rois ?
 Ah ! ce rocher repousse l'espérance ;
 L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la victoire à le suivre :
 Et le était lasse : il ne l'attendit pas.
 Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre,
 Mais quels serpens enveloppent ses pas !
 De tout laurier un poison est l'essence :
 La mort couronne un front victorieux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
 " Serait-ce lui ! disent les potentats :
 " Vient-il encor redemander le monde ?
 " Armons soudain deux millions de soldats. "

Et lui peut-être, accablé de souffrance,
 A la patrie adresse ses adieux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
 Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?
 Bien au-dessus des trônes de la terre,
 Il apparaît brillant sur cet écueil.
 Sa gloire est là, comme le phare immense
 D'un nouveau monde, et d'un monde plus vieux.

Pauvre soldat, je reverrai la France ;
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage ?
 Un drapeau noir ! ah, grands dieux, je frémis !
 Quoi ! lui, mourir ! ô gloire, quel veuvage !
 Autour de moi pleurent ses ennemis.
 Loin de ce roc nous fuyons en silence,
 L'astre du jour abandonne les cieux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

UN PRISONNIER POLITIQUE.

A SON AMIE.

AIR : *Pourquoi me fuir, passagère hirondelle.*

De mon cachôt entends ma voix plaintive
 Qui faiblement répète avec douleur :
 Ma bien-aimée, sans toi je ne puis vivre,
 Sans toi, hélas ! il n'est plus de bonheur.

Auprès de toi je faisais mes délices,
 Auprès de toi, je goûtais des douceurs ;
 Mais à présent vois quels sont mes supplices
 Dans un cachot infecte et plein d'horreurs.

Je pense à toi sitôt que je m'éveille,
 Je pense à toi du matin jusqu'au soir ;
 A chaque instant je me crois à la veille
 D'encor jouir du bonheur de te voir.

Quand des verroux, sous lesquels je soupire,
 Le sifflement m'annonce le géolier,
 Le cœur me bat, à peine je respire,
 Je crois toujours qu'il vient me délivrer.

Mes compagnons de peine et de souffrance
 A leur guichet ont l'oreille appliqué,
 Puis à ce bruit un rayon d'espérance
 Vient un moment occuper leur pensée ;

Mais c'est en vain, il refermé la porte,
 Avec mépris nous jette notre pain ;
 Au même instant son valet nous apporte
 Un gallon d'eau pour jusqu'au lendemain.

Sur le grabat qui fait tout mon ménage,
 Je cherche envain un instant de repos ;
 Si j'y parviens, aussitôt ton image
 Vient m'assaillir et troubler mon cerveau.

Cruel destin, combien de temps encore
 Te plairas-tu à me tyranniser ?
 Quand feras-tu qu'à celle que j'adore
 Je puisse enfin donner un doux baiser !

O ! mon cachot, si jamais je te quitte,
 N'en doute pas, ce sera pour toujours !
 Je plains le sort de celui qui t'habite,
 Puisque chez toi les instants sont des jours !

LE DÉPART.

DES EXILÉS POLITIQUES CANADIENS.

AIR : *Tout l'Univers retentit, etc.*

Adieu ! adieu ! d'une cloche sonore
 Les tintemens annoncent le départ,
 Adieu ! adieu ! nous espérons encore
 De vous revoir ici ou quelque part.
 Chers compagnons des jours de notre enfance,
 Nous vous quittons en vous serrant la main,
 Le cœur navré, plein de reconnaissance. }
 Adieu ! adieu ! pensez à nous demain. } *bis.*

Vous allez où ?—Dans une île lointaine,
 Pour bien du temps ? Nous ne le savons pas.
 Qu'y ferez-vous ?—nous subirons la peine
 D'être en pays où vivent les forçats.
 Nous ne savons tout ce qu'il faut attendre
 Dans ce recoin, terreur du genre humain.....
 Mais nous savons toujours qu'il faut s'y rendre.
 Adieu ! adieu ! pensez à nous demain.

Pauvres proscrits ! que leur sort est funeste !
 Leur bras vengeur, de chaînes tout chargé ;
 L'exil, l'exil, voilà ce qui leur reste
 De leurs efforts pour notre liberté !
 O roi des rois, adoucissez leurs misères ;
 Ils étaient purs, veille sur leur destin,
 Prends pitié d'eux, ils sont toujours nos frères ;
 Adieu ! adieu ! qu'ils reviennent demain.

L'HIRONDELLE ET LE PROSCRIT.

STE. HELENE, 1821.

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle,
 Ah ! viens fixer ton vol auprès de moi !
 Pourquoi me fuir lorsque ma voix t'appelle,
 Ne suis-je pas étranger comme toi ? (bis.)

Peut-être, hélas ! des lieux qui t'ont vu naître,
 Un sort cruel te chasse ainsi que moi ;
 Viens déposer ton nid sur ma fenêtre,
 Ne suis-je pas voyageur comme toi ?

Dans ce désert le destin nous rassemble,
 Ah ! ne crains pas d'y rester avec moi ;
 Si tu gémis, nous gémirons ensemble ;
 Ne suis-je pas exilé comme toi ?

Quand le printems reviendra te scurire,
 Tu quitteras et ton exil et moi,
 Tu voleras au pays du zéphire,
 Ne puis-je, hélas ! y voler comme toi ?

Tu reverras ta première patrie,
 Le premier nid de tes amours.... et moi
 Un sort cruel confine ici ma vie ;
 Ne suis-je pas plus à plaindre que toi ?

TOUJOURS ! TOUJOURS !

AIR : *Jamais ! Jamais !*

Toujours ! toujours ! je te serai fidèle,
 Disait Adolphe à chaque instant du jour.
 Toujours ! toujours ! je t'aimerai, ma belle,
 Je veux le dire aux échos d'alentour.
 Je graverai sur l'écorce du hêtre
 Ce doux serment que le Dieu des amours,
 Vient me dicter en me faisant connaître,
 Que mon bonheur est de t'aimer toujours.
 Toujours ! Toujours.

Toujours ! toujours ! lui répondit Adèle,
 Tu régneras dans le fond de mon cœur.
 Toujours ! toujours ! comme une tourterelle,
 Je promets bien t'aimer avec ardeur.
 Je pense à toi, quand le soleil se lève ;
 J'y pense encor à la fin de son cours.
 Dans mon sommeil si quelquefois je rêve,
 C'est au bonheur de te chérir toujours.
 Toujours ! Toujours.

Toujours ! toujours ! mon adorable Adèle
 Sera l'objet de mes plus tendres vœux ;
 Toujours ! toujours ! je garderai, loin d'elle,
 Le souvenir de ses traits radieux.
 Dans ses beaux yeux Vénus a son empire ;
 Sa douce voix commande les amours.
 Un baiser d'elle, excitant le délire,
 Me fait jurer de la chérir toujours,
 Toujours ! Toujours !

L'INFORTUNE.

AIR : *Aux champs heureux de l'Antique Ausonie.*

Si jeune encor, je connais l'infortune,
Et la douleur empoisonne mes jours.
Hélas ! pourquoi d'une vie importune
Le sort cruel prolonge-t-il le cours ?

Les doux instans de ma paisible enfance
Me promettait le plus doux avenir.
J'ai tout perdu, jusqu'à l'espérance,
Présage vain, je suis né pour souffrir.

Adieu ! beaux jours, dont j'entrevois l'aurore !
Adieu ! plaisir que j'ai si peu connus !
Heureux momens, il ne me reste encore
Que la douleur de vous avoir perdus.

Adieu ! parens belle et sensible amie !
Vous tous objets qui daignez me chérir !
Puisse le ciel embellir votre vie
Des jours heureux j'espérais jouir !

QUATRAIN.

La jeunesse est comme un torrent
Qui roule ses ondes rapides ;
Sa course finie, il reprend
Sa pureté, ses eaux limpides.

NAPOLÉON, LA PATRIE ET L'HONNEUR

AIR : *Du troubadour, ou Riches Cités.*

Pour un Français, serait-il des entraves ?

Interrogé, l'univers vous dit, non :

Je m'enhardis, et l'aspect de ces braves

Me tiendra lieu des faveurs d'Apollon !

Au plus noble délire,

Je cède, et sur ma lyre,

Je vais chanter les élus de mon cœur } *bis.*
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

Napoléon a sauvé la Patrie ;

Elle a donné le trône à ce guerrier.

Du double nœud qui tous deux les allie,

L'Honneur Français est l'auguste olivier.

Soldats, votre courage

Garantit votre ouvrage.

On est bien fort quand on porte en son cœur

Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

Lorsqu'à l'appel que lui fait la patrie,

Sans balancer, chaque jeune Français

S'arrache aux bras d'une mère chérie

Qu'il craint, hélas, de ne revoir jamais,

Qui peut, tendre nature,

Appaiser ton murmure ?

Trois mots sacrés que tu lis dans son cœur,

Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

Lorsqu'au Français, vainqueur en Moscovie,
 L'hiver jaloux livra d'affreux combats,
 Il n'eut bientôt pour soutenir sa vie
 Qu'un sang glacé par les âpres frimats.
 O transport électrique,
 O feu vraiment magique,
 Trois mots sacrés ont réchauffé ton cœur,
 Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

Infortuné qu'une rive ennemie
 Retient captif dans des cachots flottans ;
 Au souvenir d'une épouse chérie,
 Au souvenir de tes jeunes enfans,
 Qui peut dans l'esclavage
 Soutenir ton courage ?
 Trois mots sacrés que te redit ton cœur,
 Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

De l'univers Architecte suprême,
 Entends les vœux qu'en ce jour nous formons,
 Qu'en Albion ton flamboyant emblème,
 De nos guerriers guide les bataillons,
 Et que de la Tamise
 Par eux l'onde soumise
 Reporte aux mers ce cri libérateur.
 Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

LES DERNIERS SOUPIRS D'UN AMANT.

AIR: Depuis trois ans j'ai trois mots à vous dire.

Aux champs d'honneur qu'illustra sa vaillance,
Un beau guerrier expirait sans secours.
Ses yeux mourants se tournaient vers la France,
En regrettant son pays, ses amours.

Adieu, dit-il, ô toi dont la tendresse
D'un si doux charme embellissait mes jours !
Adieu, sermens, transports, adieu ivresse !
La mort approche, adieu donc pour toujours !

Il se ranime, et d'une main glacée
Prend un portrait attaché sur son cœur ;
Il voit sa mie, et son âme oppressée
Jouit encore de son premier bonheur.

Que sur mon cœur cette image pressée
Prolonge encor mes heureux souvenirs !
Et que ton nom, si cher à ma pensée,
Se mêle encore à mes derniers soupirs !

SUR LA MORT DU MARECHAL NEY.

ASSASSINS d'un guerrier dont la haute vaillance
Attacha tant de lustre aux armes de la France !
Fils des enfers! Bourbons, Bellart, Pairs, tremblez tous.
Les bons Français, un jour, vengeront NEY sur vous.

LES REGRETS DE LA CAMPAGNE.

AIR : *Connu.*

Loin des Chalets qui m'ont vu naître
 Dans les cités portant mes pas,
 Mon cœur séduit voulut connaître
 D'autres peuples, d'autres climats.

O mon pays ! de tes belles compagnes,
 Je garde au moins un touchant souvenir ;
 Et loin de toi ce refrain des montagnes,
 Me fait toujours palpiter de plaisir,
 Palpiter de plaisir.

Trala,—la—la—la—la—la—la—la—la—la,
 Tra—la,

Ce refrain dont je garde un touchant souvenir,
 Me fait toujours palpiter de plaisir. (*bis.*)

Que je regrette au sein des villes
 La douce paix de nos hameaux ;
 Nos cieux d'azur, nos lacs tranquilles,
 Nos jours de fêtes et de travaux.
 O mon pays ! etc.

Quand reverrai-je la colline
 Où l'on respire un air si frais,
 Le vieux Château qui la domine,
 Et ses jardins et ses bosquets.
 O mon pays ! etc.

LA BOUCLE DE CHEVEUX.

AIR : *De la romance de Rousseau.*

Don précieux de la beauté,
 Présent chéri de mon amie,
 Don si long-tems sollicité,
 Je te tiens des mains d'Amélie ;
 Hier, enfin, comblant mes vœux,
 Elle me dit : " De ta constance
 Reçois pour douce récompense
 Une boucle de mes cheveux."

Du bonheur sois le talisman,
 O toi l'ornement de sa tête !
 Fut-il jamais pour un amant
 Plus douce et plus belle conquête ?
 Rubans, insignes glorieux,
 Vous qui rendez l'âme si fière,
 O combien mon cœur vous préfère
 Une boucle de ses cheveux !

A l'Hymen je veux, quelque jour,
 D'accord avec toi, mon amie,
 Confier ce don que l'Amour
 Me fit par ta main si jolie.
 Quand ce dieu tressera les nœuds
 Du plus fortuné mariage,
 Il embellira son ouvrage
 De la boucle de tes cheveux.

LE POLONAIS.

AIR : *Ma chaumière, mon troupeau :*

Sur les remparts de Varsovie,
Un Polonais versait des pleurs ;
Ah ! disait-il, quoi ma patrie
Ne trouvera point de vengeurs !
Par vous qui nous donnez des larmes
Les Grecs furent mieux secourus ;
Donnez-nous, donnez-nous des armes,
Ou bientôt nous ne serons plus.

Un jour peut-être, ô pauvre France,
Les rois contre toi s'armeront,
Et devant leur sainte-alliance
Tes libertés disparaîtront ;
Alors en reprenant les armes
Tu feras des vœux superflus,
Et tu nous donneras des larmes
Mais hélas ! nous ne serons plus.

Des Musulmans jadis la rage
Autrichiens, vous fit reculer.
Frères de sang et de courage
Au monde ils allaient commander.
Déjà les peuples en alarmes
Par eux se regardaient vaincus ;
Sobesky fit prendre les armes
Et sans nous vous ne seriez plus.

Américains, votre grande ame
 Non, n'oublie pas un bienfait
 Ah, pour nous votre cœur s'enflamme
 Nos fils (a) des ingrats n'ont point fait ;
 A leurs enfans donnez des armes
 Vous honorez leurs vertus :
 De vous ils aimeront les larmes
 Lorsqu'hélas ils ne seront plus.
 (a) Kosciusko et Pulaski.

LÉOCADIE.

AIR : *Pour plaire a ce qu'on aime, etc.*

Pour moi, dans la nature,
 Tout n'est plus que douleur ;
 Des eaux le doux murmure
 Ne charme plus mon cœur ;
 L'oiseau de la prairie
 Ne sait plus m'attendrir,
 Pauvre Léocadie !
 Te vaudrait mieux mourir.

La fleur à peine éclosé
 Me parait sans fraîcheurs ;
 Le parfum de la rose
 A perdu sa douceur.
 Le bonheur d'une amie
 Ne vient plus m'embellir.
 Pauvre Léocadie !
 Te vaudrait mieux mourir.

~~~~~

## N I S I D A .

AIR : *Des Espagnoles m'ont pris, etc.*

Non loin du golfe où Naples est assise,  
 Comme une ruine au front majestueux,  
 Sur cette mer que rafraîchit la brise,  
 Il est une île aux rivages heureux ;  
 C'est Nisida mollement endormie :  
 Qui nage au loin dans un horizon d'or.  
 Vole, ô ma barque, oh ! vole, jet'en prie ! }  
 Là-bas m'attend Paula, mon doux trésor. } *bis.*

Pareil au phare élevé sur la plage,  
 Qui s'ert de guide aux rochers sur les mers,  
 Je vois là-bas, comme un léger nuage,  
 Son voile blanc s'agiter dans les airs.  
 Ce doux signal, plein de coquetterie,  
 Fuit un moment pour reparaître encor,  
 Vole, ô ma barque, oh ! vole, je t'en prie !  
 Paula m'attend, Paula mon doux trésor.

Sa bouche pure au souffle du zéphyre,  
 Pour moi, confie un baiser d'abandon ;  
 J'entends sa voix qui sur les flots expire  
 En mal accent jeter au loin mon nom.  
 Vers toi, mon cœur s'élançe, ô mon amie,  
 Pour te revoir, un coup de rame encor !  
 Vole, ô ma barque, oh ! vole, je t'en prie !  
 Paula m'attend, Paula mon trésor.

## AU REVOIR.

AIR: *Connu.*

Encore un mot, ô ma Lucette,  
 Avant que d'entrer au hameau  
 Viens avec moi sous la coudrette,  
 Là bas où tu vois ce troupeau.

Non, non, non,

Vraiment dit la bergère :  
 Je connais trop bien mon devoir ;  
 Il est tard, je rejoins ma mère,  
 Adieu, Colin, au revoir,  
 Au revoir, à ce soir, au revoir.

Un seul baiser, ô ma Lucette,  
 Me rendrait plus heureux qu'un roi.  
 Personne, en ce lieu, ne nous guette,  
 Je t'en prie, accorde-le moi.

Non, non, non,

Vraiment dit la bergère :  
 Pour m'embrasser, il fait trop noir.  
 Il est tard, etc.

Je te donnerai, ma mignone,  
 Le plus joli de mes agneaux.  
 Dans mon verger, l'automne,  
 Tu auras les fruits les plus beaux.

Non, non, non,

Vraiment dit la bergère :  
 Donne-moi plutôt le bon soir.  
 Pour m'embrasser etc.

## JE T'AIMERAIS.

ROMANCE.

AIR : *Oui, je t'aimais.*

Je t'aimerais

Si ta voix douce et tendre

Faisait vibrer dans mon cœur à jamais,  
 Ces mots touchants qui savent nous surprendre,  
 Et qu'un baiser fait beaucoup mieux comprendre ;  
 Je t'aimerais. (*bis.*)

Je t'aimerais

Si ton regard de flamme

Faisait passer en moi quelques reflets  
 De ceux qu'amour sait glisser dans notre ame,  
 Et qu'à tes pieds en tremblant je réclame ;  
 Je t'aimerais. (*bis.*)

Je t'aimerais

Si ton maintien paisible

Prouvait un cœur percé de mille traits ;  
 Ah ! ne crois pas que je sois insensible,  
 Aux feux d'amour mon cœur est accessible ;  
 Je t'aimerais.

Je t'aimerais,

Quand un destin sévère

T'eût refusé de séduisants attraits :  
 Si tu savais que le vrai don de plaire,  
 Est de jurer d'être toujours sincère,  
 Je t'aimerais.

---



---

**OUBLIER C'EST MOURIR.**

*AIR : Aux bord d'un clair Ruisseau, etc.*

Le jour où vous reprêtes  
 Votre inconstante foi,  
 Le jour où vous me dites :  
 " Marie oubliez-moi !"  
 Sans plainte et sans prière,  
 Mais prête à défailir,  
 Je vous répondit : Pierre,  
 Oublier, c'est mourir !.....

Mon cœur jugé frivole  
 N'aimait point à demi ;  
 Et j'ai tenu parole,  
 N'est-ce pas, mon ami ?.....  
 Avec l'heure dernière,  
 Je sens l'oubli venir.....  
 Car je disais vrai, Pierre :  
 Oublier, c'est mourir !

Sur ce front jeune et pâle,  
 Recueillez les adieux  
 D'une ame qui s'exhale  
 Et s'en retourne aux cieux...  
 Hélas ! qu'y sauraient faire  
 Vos pleurs de repentir ?.....  
 Je vous l'avais dit, Pierre.  
 Oublier, c'est mourir !

---

**SI TU VOULAIS M'AIMER D'AMOUR.**

AIR : *Certaine veuve forts gentille etc.*

J'aime à gravir sur la colline  
 D'où s'égare mon œil en pleurs.  
 Sur cette terre qui s'incline  
 Où donc pour moi croissent les pleurs ?...  
 Toujours le même soleil brille ;  
 Sans d'esir j'attends son retour...  
 Mais si tu voulais, blanche fille,  
 Si tu voulais m'aimer d'amour ! !.....

Lassé, même de l'espérance,  
 J'ai perdu tout rêve joyeux ;  
 Car le voile de la souffrance  
 S'étend sombre devant mes yeux.....  
 Toujours le même soleil brille ;  
 Sans désir j'attends son retour.....  
 Mais si tu voulais, blanche fille,  
 Si tu voulais m'aimer d'amour ! !...

L'avenir, frivole chimère,  
 Ne m'est qu'un songe indifferents ;  
 Toute coupe au pauvre est amère,  
 Toute étoile a l'éclat mourant...  
 Toujours le même soleil brille ;  
 Sans désir j'attends son retour...  
 Mais si tu voulais, blanche fille,  
 Si tu voulais m'aimer d'amour ! ! ..

## LA RENCONTRE DU SOIR.

AIR :

ANNETTE ramenait un soir,  
 Qu'il faisait noir,  
 Son beau troupeau du pâturage :  
 Encore à la fleur de son âge,  
 Son pauvre cœur (bis)  
 Avait frayeur.  
 Quand tout à coup, sur son passage.  
 Se présente un jeune seigneur ;  
 C'était celui de son village,  
 Qui lui cria : n'ayez pas peur. } (bis.)

D'Annette, accourut le gardien,  
 C'était son chien,  
 Défendant moutons et maîtresse,  
 Il prend, dans l'ardeur qui le presse,  
 Le beau Seigneur (bis.)  
 Pour un voleur ;  
 Sur lui sans respect il se jette.  
 Confuse d'une telle erreur,  
 Pour cette fois c'était Annette } (bis.)  
 Qui lui cria : n'ayez pas peur ; }

Annette fit taire son chien,  
 Tout alla bien.  
 Sa douce voix calma Fidèle,  
 Mais le Seigneur s'approchant d'elle

Pour s'appaiser (*bis.*)

Veut un baiser.

Annette fait la révérence

Et dit humblement au Seigneur :

Ah ! si c'est là votre vengeance, } *bis.*  
Les baisers ne me font pas peur. }

## VOILÀ POURTANT COMME JE SERAIS.

AIR : *Nouveau.*

Je viens de voir notre comtesse,

Ouvrant le bal en ce moment ;

Dans ses atours, que de richesse !

Que son regard est séduisant !

Par le bonheur elle était embellie,

Ah ! ce n'est pas que je lui porte envie ;

Mais..... mais.....

Tout bas je me disais,

Voilà pourtant comme je serais.

La jeune épouse aimable et belle,

Baissait les yeux en rougissant ;

Car son époux toujours près d'elle,

Serrait sa main bien tendrement :

Qu'elle semblait et confuse et ravie,

Ah ! ce n'est pas que je lui porte envie ;

Mais..... mais.....

Tout bas je me disais,

Voilà pourtant comme je serais.

## LE TOMBEAU DE L'AMOUR.

AIR : *Belle Iris, dans ce festin.*

Quand j'étais dans mon jeune âge,  
 Je formais mille projets,  
 Je croyais qu'en mariage  
 E'on goûtait bien de la joie.  
 J'ai bien changé de langage,  
 Je le vois bien à mon tour,  
 Que le jour du mariage  
 Est le tombeau de l'amour.

De Damon j'étais chérie,  
 Depuis le vœu conjugal ;  
 Mais le perfide m'oublie,  
 Depuis le contrat fatal.  
 Il n'était que politesse,  
 Son discours était flatteur ;  
 Il n'est plus qu'impolitesse  
 Perfide et plein de rigueur.

Il protestait politesse  
 A ma mère tous les jours ;  
 Il voulait avec adresse,  
 Qu'elle comblât nos amours,  
 A présent sans cesse il gronde,  
 Et, dans son cruel dépit,  
 Il accuse tout le monde  
 Du lieu qui nous nuit.

Tous les jours c'était ma fête,  
 Il m'apportait des présens ;  
 De fleurs il ornait ma tête,  
 De couronnes, de diamans.  
 A présent sans cesse il gronde,  
 Et, dans son cruel dépit,  
 Il accuse tout le monde,  
 Du lien qui nous unit.

Fille, il me trouvait si belle !  
 Femme, je n'ai plus d'attraits ;  
 Si mon miroir m'est fidèle,  
 J'ai toujours les mêmes traits.  
 Consolons-nous, c'est l'usage,  
 A Québec, comme à la Cour.  
 Oui, le jour du mariage  
 Est le tombeau de l'amour.

## L'AMANT MALHEUREUX.

C'est dans tes yeux, belle Eugénie,  
 Que j'ai pris le plus tendre amour,  
 Qui ferait le bonheur de ma vie  
 Si tu me payais de retour.  
 Mais ton cœur insensible,  
 Rejetant tous mes feux,  
 Fait l'amant le plus malheureux. (bis.)

**E**

Ah ! prends pitié de ma faiblesse ?  
 Qui pourrait t'aimer plus que moi ?  
 Je chéris jusqu'au trait qui me blesse,  
 Et je veux mourir sous ta loi ;  
     Serait-il bien possible,  
     Un jour de t'attendrir ;  
 Voudrais-tu me faire mourir ?

Oui, ce n'est que dans le ménage  
 Que l'on peut goûter d'heureux jours ;  
 Oui, ce n'est que dans le mariage  
 Que l'on triomphe de l'amour.  
     Si jamais d'Eugénie  
     Je puis être l'époux,  
 Que mon sort fera de jaloux !

## A MADAME FELICIE.

AIR : *Connu.*

Auprès de vous, votre main dans la mienne,  
 Souvent je pense au bonheur des époux,  
 Et ce penser resserre encor ma chaîne,  
 Longue amitié, qui toujours me ramène  
     Auprès de vous.

Auprès de vous, que j'aime une soirée !  
 Quand prudemment j'ai fermé les verroux ;  
 Quand je suis sûr que, pendant sa durée,  
 Je serai là, seul, ô mon adorée !  
     Auprès de vous.

Auprès de vous, je voudrais toujours vivre ;  
 Une coquette étale ses bijoux,  
 Vous, vous ouvrez votre ame comme un livre,  
 Et c'est assez ; son doux parfum enivre.  
     Auprès de vous.

Auprès de vous, quelquefois je m'alarme  
 De ce passé déjà si loin de nous.  
 Dans vos malheurs je trouve un nouveau charme,  
 Car j'ai compris ce que vaut une larme,  
     Auprès de vous.

Auprès de vous, femme aux bontés parfaites !  
 Peut-on penser sans un léger courroux,  
 A ces beautés qui semblent n'être faites  
 Que pour rêver de parure et de fêtes.....  
     Auprès de vous.

Auprès de vous, purifiant mon ame,  
 Je crois renaître, et mon cœur est jaloux  
 De mériter ce bonheur qu'il réclame ;  
 On se fait bon et vertueux, madame,  
     Auprès de vous.

Auprès de vous, du destin je me venge,  
 Et désormais, je puis braver ses coups.  
 Si vous m'aimez, c'est un bonheur étrange.  
 Oh ! gardez-moi, pour me sauver, bon ange !  
     Auprès de vous.

POUR PLAIRE A CE QU'ON AIME.

CHANSONNETTE.

AIR : *Pour plaire à ce qu'on aime, etc.*

Pour plaire à ce qu'on aime,  
 Apprends-moi le secret ;  
 Dans un delire extrême,  
 Faut-il être indiscret ?  
 Faut-il, près de sa belle,  
 Jurer d'aimer toujours ?  
 Et paraître infidèle  
 Pour fixer les amours ?

Sur mon front, de la gloire,  
 Faut-il ecindre un laurier ?  
 Ou chercher la victoire,  
 Et l'éclat du guerrier ?  
 Faut-il pour ma patrie,  
 Montrer ma noble ardeur ?  
 De la France chérie,  
 Je défendrai l'honneur.

Pour être aimé, pour plaire,  
 Tiens, voici le secret :  
 Dans ton amour sincère,  
 Il faut être discret,  
 Taire à l'écho fidèle  
 Le nom de tes amours ;  
 Et le cœur de ta belle  
 Est à toi pour toujours.

## IL NE VIENT PAS.

AIR : *Faut l'oublier.*

Il ne vient pas, où peut-il être,  
 Celui qui m'a donné son cœur ?  
 Quand sa présence est mon bonheur,  
 Pourquoi tarde-t-il à paraître ?  
 J'éprouve déjà les combats  
 Qu'une fille sage redoute :  
 Mais je crois entendre ses pas !.....  
 Non, non, c'est en vain que j'écoute ;  
 Il ne vient pas !

Il ne vient pas, quand d'une amie  
 Lui seul peut essuyer les pleurs !.....  
 J'ajoute encore à mes douleurs  
 Les tourmens de la jalousie.  
 Lorsqu'il me tenait dans ses bras,  
 Il répétait : "Sois-moi fidèle,"  
 "Je t'aimerai jusqu'au trépas !" . ....  
 Et maintenant que je l'appelle,  
 Il ne vient pas !

Il ne vient pas !.....cruelle absence,  
 Ote-le de mon souvenir !  
 Désormais je crains l'avenir,  
 Qui m'inspirait tant d'espérance .  
 Je le vois, je n'ai plus d'appas  
 Pour l'amant à qui j'ai su plaire !... ..  
 Tous les hommes sont des ingrats,  
 Vous me l'aviez bien dit, ma mère !.....  
 Il ne vient pas !

J'AIME LE SON DU TAMBOUR.

J'aime le son du tambour, du clairon,  
De la trompette,

Et mon ivresse est complète  
Quand j'entends raisonner le canon,  
Quand j'entends bon, bon,  
Raisonner bon, bon,  
Quand j'entends raisonner le canon.

Véritable enfant de la balle,  
Le hasard plaça mon berceau  
Aux portes d'une capitale  
Qu'on venait de prendre d'assaut.  
J'aime le son, &c.

Une mère aguérie,  
A défaut de son lait,  
De pain noir, d'eau-de-vie  
Gaiement me nourrissait.  
J'aime le son, &c.

Quand je vins au monde, ma mère  
Dans un drapeau m'enveloppa ;  
J'appelais, n'ayant pas de père,  
Tout le régiment mon papa.  
J'aime le son, &c.

Nuit et jour à la suite  
De nos braves guerriers,  
Je grandis au plus vite  
A l'ombre des lauriers.  
J'aime le son, &c.

LA PAUVRE NOURRICE.

AIR : *De la Robe et des Bottes.*

Je suis sans pain, sans aucune ressource,  
 Mon pauvre enfant, que vas-tu devenir ?  
 Ah ! de mon lait je sens tarir la source,  
 Secourez-moi..... je me sens défaillir.  
 Comprenez-vous ma crainte, mon supplice,  
 Lorsqu'ayant faim, mon fils s'éveillera !  
 Pitié ! pitié ! pour la pauvre nourrice,  
 Et le bon Dieu vous récompensera.

Ah ! dans ces jours de misère et d'alarmes,  
 Le pauvre enfant, à mon sein suspendu,  
 Au lieu de lait ne trouve que des larmes.  
 Sans vous, puissants, oui, mon fils est perdu !  
 Faites pour nous un léger sacrifice :  
 Un peu de pain..... et mon lait coulera.  
 Pitié ! pitié ! pour la pauvre nourrice,  
 Et le bon Dieu vous récompensera.

Pauvre petit ! le voilà qui s'éveille,  
 Il fait encore à sa mère un souris.  
 Sa joue, hélas ! autrefois si vermeille,  
 Ne m'offre plus que la pâleur du lis.  
 Si vous voulez que le ciel vous bénisse,  
 Vite du pain..., ou mon fils s'éteindra.  
 Pitié ! pitié ! pour la pauvre nourrice,  
 Et le bon Dieu vous récompensera.

Un ange enfin, sous les traits d'une femme,  
 Semble venir du séjour éternel,  
 Pour m'apporter le pain que je réclame.  
 Merci ! merci ! c'est la manne du ciel,  
 O mon bon ange ! ô douce protectrice !  
 Mon pauvre enfant un jour vous bénira,  
 Vous avez pris pitié de sa nourrice,  
 Et le bon Dieu vous récompensera.

### L' A B S E N C E .

AIR : *Combien j'ai douce souvenance.*

Reviens, reviens, douce espérance ;  
 Viens ranimer mon existence,  
 Qu'ils sont cruels, les noirs chagrins  
 D'absence !

Et toi, qui causes tous les miens,  
 Reviens.

Sans toi, que peut ton Amélie ?  
 Sans toi, par le malheur flétrie,  
 Peut-elle encore aimer, sans toi,  
 La vie ?

Ou du trépas subir la loi  
 Sans toi.

Ah ! rends-le moi, ciel que j'implore,  
 Celui que j'aime et qui m'adore.  
 Si tes arrêts trompent nos vœux  
 Encore,  
 Nous les supporterons bien mieux,  
 Tous deux.

## LE TOMBEAU.

REVERIE AU CIMETIERE.

AIR : *Un jour pur, etc., ou : Au pied de la croix, etc.*

Voyez cette modeste pierre  
 Qu'ombragent quelques frais lilas ;  
 Vous qui rêvez au cimetière,  
 Auprès d'elle arrêtez vos pas :  
 Là dort, dans la nuit éternelle,  
 Une vierge de ce hameau ;  
 Elle était jeune, elle était belle !  
 Jetez des fleurs sur son tombeau.

Dieu sur elle épendant sa flamme,  
 Eût fait épanouir la fleur ;  
 Oh ! pleurez sur la pauvre femme  
 Qui tomba si près du bonheur.....  
 Par l'amour son ame animée  
 Rêvait un avenir si beau !  
 Elle aimait, elle était aimée.....  
 Jetez des fleurs sur son tombeau.

Enivrée aux plaisirs sans nombre  
 Qui l'entouraient sur son chemin,  
 Elle vit étoiler dans l'ombre  
 Le flambeau d'un heureux hymen ;  
 De ses beaux jours jamais l'envie  
 Un instant n'ombra le tableau.....  
 Oh ! combien elle aimait la vie !  
 Jetez des fleurs sur son tombeau.

## LES DERNIERS ADIEUX.

AIR : *La neige a blanchi nos côteaux.*

Hélas ! mes beaux jours sont passés !  
 Mes yeux ne verront plus tes charmes !  
 Lis ces mots par ma main tracés,  
 Et presque effacés par mes larmes.  
 Je t'écris du lit de la mort,  
 Jeune Hélène, épouse chérie ;  
 Qu'il m'est dur de finir mon sort  
 Sans voir encor ma douce amie !

La mort va donc nous désupir ;  
 Oui, je l'entends, elle m'appelle.  
 Avant une heure je dois mourir.  
 Hélène, je mourrai fidèle.  
 Dans la triste nuit du trépas,  
 Je sens bien que tu dois me suivre.  
 O chère Hélène ! ne meurs pas ;  
 Pour mon pauvre fils tu dois vivre.

Adieu ! digne objet de ma foi,  
 Epouse tendre et vertueuse.  
 Si je mourais auprès de toi,  
 Ma mort serait moins douloureuse.  
 La plume échappe de mes doigts.  
 Ah ! quelle défaillance affreuse !  
 Adieu ! pour la dernière fois ;  
 Vis pour mon fils, et sois heureuse.

## LE PORTRAIT.

AIR : *Je suis Lindor, &c.*

Portrait charmant, portrait de mon amie,  
 Gage d'amour, par l'amour obtenu ;  
 Ah ! viens m'offrir un bien que j'ai perdu.....  
 Te voir encor me rappelle à la vie.

Art enchanteur qui me rend sa présence !  
 Tu fus créé par l'amant malheureux,  
 Pour adoucir ses déplaisirs affreux,  
 Et pour charmer les ennuis de l'absence.

Oui, les voilà ses traits, ses traits que j'aime,  
 Son doux regard, son maintien, sa candeur ;  
 Lorsque ma main les presse sur mon cœur,  
 Je crois encor la presser elle même.

Non, tu n'as pas pour moi les mêmes charmes,  
 Muet témoin de mes tendres soupirs ;  
 En rappelant nos fugitifs plaisirs,  
 Cruel portrait, tu fais verser mes larmes.

Pardonne, hélas ! cet injuste langage,  
 Pardonne aux cris de ma vive douleur ;  
 Portrait charmant, tu n'es pas le bonheur,  
 Mais bien souvent tu m'en offres l'image.

## LA JEUNE FILLE MALADE.

## ROMANCE.

J'étais prête pour le départ,  
 Et, m'envolant parmi les anges,  
 J'allais m'unir à leurs louanges  
 Autour du céleste étendard.  
 Hélas ! à mon heure dernière  
 Un mortel m'offrit ses amours...  
 Mon Dieu, laissez-moi sur la terre,  
 Laissez-moi l'aimer quelques jours.

Il est si tendre son accent,  
 Quand il m'appelle son amie !  
 Je l'aime ! oh ! je l'aime !.....ma vie  
 Se ranime à ce mot brûlant.  
 Anges du ciel, à ma prière  
 Que vos chants s'unissent toujours...  
 Mon Dieu laissez-moi sur la terre,  
 Laissez-moi l'aimer quelques jours.

Son sourire m'a fait sentir  
 Que la vie offre bien des charmes,  
 Qu'on peut verser de douces larmes,  
 Qu'on peut avoir peur de mourir.  
 Ah ! de ma vie, ombre éphémère,  
 L'espoir a ranimé le cours....  
 Mon Dieu, laissez-moi sur la terre,  
 Laissez-moi l'aimer quelques jours.

J E T ' A I M E .

AIR : *Quel tourment, quelle inquiétude, etc ,*

Je t'aime comme le zéphyre  
 Aime la rose du matin,  
 Comme le fleuve qui soupire,  
 Les rives de son frais bassin.  
 Ton souvenir remplit ma veille,  
 Et je te vois quand je sommeille,  
 Comme le bel ange qui veille  
 Du haut des cieux à mes destins.

J'invoque toujours ta présence ;  
 Et je tremble, quand je te vois,  
 Comme devant la providence  
 Les saints prophètes d'autrefois.  
 J'ai la foi que le malheur donne ;  
 Ainsi, quand le sort l'abandonne,  
 Le nocher devant sa madonne  
 Espère et frisonne à la fois.

Quand viendras-tu dans ma nacelle,  
 Ange de mes derniers soupirs ?  
 La nuit t'attend, ma voix t'appelle,  
 Et tout sourit à mes désirs.  
 Le soleil brille sur nos têtes :  
 Les cieux promettent, à nos fêtes,  
 Un jour tout entier sans tempêtes ;  
 Viens, c'est si court pour les plaisirs.

## LE JEUNE MOURANT.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

C'en est donc fait ? ... je vais quitter la vie !...

Mourir si jeune ! ah ! c'est mourir deux fois.

Quelques instans, et ce cœur, mon amie,

Ne battra plus aux accens de ta voix.

Ciel ! Je t'implore ! oui, malgré ma souffrance,

Soutiens ma force et prolonge mes jours !...

Je ne tiens pas à ma frêle existence ;

Mais je gémis de perdre mes amours.

Quoi ! le soleil que promet cette aurore,

A qui l'oiseau fait un si doux accueil,

Vers son midi doit m'éclairer encore ;

Puis se coucher, ce soir, sur mon cercueil.

Ciel ! vois ces pleurs inonder ma paupière,

A mes destins accorde un plus long cours !...

Je ne tiens pas à ma triste carrière ;

Mais je gémis de perdre mes amours.

La blanche fleur, émail de nos prairies,

Se montre même oracle de mon sort ;

Sa tige naît . . . . et ses couleurs flétries

Viennent déjà me présager la mort.

Ciel ! prends pitié d'une faible victime !...

Mon infortune invoque ton secours !...

Je ne tiens pas au souffle qui m'anime ;

Mais je gémis de perdre mes amours.

Vœux superflus ! inutile prière !  
 Le jour pâlit . . . et le jeune mourant,  
 Touchant enfin à son heure dernière,  
 Avec douceur, murmure en expirant :  
 O toi que j'aime !.. adieu . . . ma tendre amie !..  
 Un froid mortel me glace pour toujours !.. .  
 Ce coup affreux m'ôte plus que la vie . . .  
 Las !.. je vous perds . . . ô mes chers amours !..

### LE POUVOIR DE L'AMOUR :

AIR : *La jeune Iris, &c.*

QUAND tu m'aimais, inconstante Sophie,  
 J'étais heureux, je chérissais le jour.  
 Tu m'as quitté... l'espérance est enfuie,  
 Et mon bonheur n'était que mon amour.

Quand tu m'aimais, le dieu de l'harmonie,  
 Pour te chanter, m'inspirait chaque jour.  
 Tu m'as quitté... j'ai perdu mon génie,  
 Et mon talent n'était que mon amour.

Quand tu m'aimais, aux larmes accessible,  
 Du malheureux je cherchais le séjour.  
 Tu m'as quitté... mon cœur est moins sensible,  
 Et ma vertu n'était que mon amour.

## LA PRIÈRE D'UNE ORPHELINE.

AIR: *L'hyménée vous rassemble.*

J'entends dans nos montagnes  
 Le son du châlumeau,  
 Et déjà mes compagnes  
 S'assemblent sous l'ormeau,  
 Auprès de ma chaumière,  
 Seule je vais errer :  
 Las ! qui n'a plus de mère,  
 Ne songe qu'à pleurer.

Le chagrin, dès l'enfance,  
 M'environna toujours ;  
 Mon père, loin de la France,  
 Vit terminer ses jours.  
 Auprès de ma chaumière,  
 Seule je vais errer ;  
 Car sans lui, sans ma mère,  
 Je n'ai plus qu'à pleurer.

Vainement à la ville,  
 Jeune et riche seigneur,  
 En m'offrant un asile,  
 Me promet le bonheur.  
 Auprès de ma chaumière  
 J'aime bien mieux errer :  
 Là repose ma mère,  
 Et là je veux pleurer.

Je ne trouve de guide  
 Que dans mon souvenir.  
 Des cieus où tu réside,  
 Daigne encor me bénir !  
 Auprès de ma chaumière  
 Où tu me vois errer,  
 Veille sur moi ma mère,  
 Toi que j'aime à pleurer.

## LES REGRETS.

AIR: *Du ciel pour nous la bonté, etc.*

Le tems n'est plus où mes doigts sur ma lyre,  
 Sans nul effort, savaient guider ma voix :  
 Ah ! malgré moi, de regret je soupire  
 De ne pouvoir chanter comme autrefois !

Le tems n'est plus où j'avais l'art d'écrire  
 Des billets doux, bien menteurs quelquefois :  
 Ah ! malgré moi, de regret je soupire  
 De ne pouvoir tromper comme autrefois !

Le tems n'est plus où les grâces d'Elvire  
 De mille feux m'embrâsaient à la fois :  
 Ah ! malgré moi, de regret je soupire  
 De ne pouvoir aimer comme autrefois !

## A M A M È R E .

O mère, tu n'es plus !... depuis deux mois la vie  
 Haletante, épuisée, en ton fragile corps  
 Luttait contre la mort, indomptable ennemie,  
 Hyène impitoyable, avec de vains efforts.

Tu n'es plus, et la plainte a toujours fui ta bouche ;  
 Tu riais à ma femme, à mon fils, à sa sœur,  
 A tous les serviteurs de ta funèbre couche ;  
 Et la douleur n'a point fait mentir ta douceur.

Tu n'es plus !... vers l'asile où dormira ta cendre,  
 Morne et le cœur brisé, j'ai suivi ton cercueil ;  
 Et dans ton lit glacé quand je t'ai vu descendre,  
 A mon fils j'ai rêvé pour supporter mon deuil.

Tu n'es plus ! ce jardin, beaux lieux où ta faiblesse  
 Se fait à mes soins, à mon amour pieux,  
 Ne me reverra plus prêter à ta vieillesse,  
 De mon bras filial l'appui religieux.

On ne te verra plus, aïeule bénévole,  
 Rire au fils de ton fils, à ses jeux innocents,  
 Et plaignant, de sa sœur, quelque peine frivole,  
 Mêler à ses chagrins tes chagrins complaisants.

Adieu ! sur cette terre, ô ma mère chérie ! [temps  
 Adieu ! pour quelques jours ou pour un plus long  
 Car dieu qui, près de toi, m'a promis l'autre vie,  
 Dieu seul doit ici bas mesurer mes instants.

---

**SI TU VOULAIS SUZANNE.**

AIR : *Si tu voulais m'aimer, etc.*

Si tu voulais, Suzanne,  
 O pauvre paysanne,  
 Ducs et barons, vrai Dieu, sur ton chemin  
 Ploîraient les deux genoux, pour te baiser la main !  
 Car la fille du roi,  
 Suzanne, ma Suzanne,  
 Car la fille du roi  
 Ne l'a pas si blanche que toi !

Si tu voulais, Suzanne,  
 O pauvre paysanne,  
 Ducs et barons, sous ton pied délicat,  
 Etendraient pour tapis leurs manteaux d'apparat !  
 Car la fille du roi,  
 Suzanne, ma Suzanne,  
 Car la fille du roi  
 Ne l'a pas si mignon que toi !

Si tu voulais, Suzanne,  
 O pauvre paysanne,  
 Ducs et barons, rivaux fiers et joyeux,  
 Brigueraient en champ clos un regard de tes yeux !  
 Car la fille du roi,  
 Suzanne, ma Suzanne,  
 Car la fille du roi  
 Ne les a pas si doux que toi !

Et cependant, Suzanne,  
 O pauvre paysanne,  
 Ducs et barons me cèderaient le prix,  
 Si ton cœur se donnait au cœur le plus épris :  
 Car la fille du roi,  
 Suzanne, ma Suzanne,  
 Oui, la fille du roi  
 N'aurait mon amour qu'après toi !

## LA MÉLODIE.

AIR : *Au bord d'un clair ruisseau, etc.*

Oh ! combien d'un chant pur  
 J'aime la mélodie ?  
 Elle entretient du cœur  
 La tendre rêverie ;  
 Elle plaît à l'esprit  
 Comme un doux souvenir,  
 Et change bien souvent  
 Notre peine en plaisir.

De la voix qu'on chérit,  
 Quelle est donc la puissance ?  
 Sous ce baume divin  
 S'endort notre souffrance ;  
 L'enfant même au berceau  
 Laisse tarir ses pleurs,  
 Quand les chants d'une mère  
 Apaisent ses douleurs.

## NE ME PARLEZ JAMAIS D'AMOUR.

## ROMANCE.

Ah ! laissez-moi dans mon indifférence,  
 Ne cherchez plus à tourmenter mon cœur ;  
 Quand je croyais entrevoir le bonheur,  
 En vous aimant j'ai connu la souffrance.

La paix n'est plus dans ce séjour,  
 Non, non, ne me parlez jamais d'amour.

De vos talents reconnaissant l'empire,  
 A chaque instant mon esprit agité  
 Redoute, hélas ! qu'une jeune beauté  
 N'allume en vous un plus tendre délire.

La paix n'est plus dans ce séjour,  
 Ne me parlez jamais d'amour.

Ah ! s'il est vrai que l'amour ait des charmes,  
 Il n'eut pour moi que d'amères douleurs ;  
 Par lui combien ai-je versé de pleurs !  
 Vivez heureux ; ignorez ses alarmes.

La paix n'est plus dans ce séjour,  
 Ne me parlez jamais d'amour.

## SUR L'ALBUM D'UN AMI.

Quand je reposerai dans la tombe endormi,  
 Ah ! puisse-tu songer à ton ancien ami ;  
 Et baignant quelquefois de larmes cette page,  
 Où je laisse aujourd'hui quelques vers au passage,  
 Te dire : J'ai connu celui qui les pensa,  
 Et pressé dans ma main la main qui les traça.

## VINGT-NEUF JUILLET, 1830 !

AIR: *De la Sentinelle ; l'Astre des nuits, &c*

Il brille enfin ce jour si désiré,

Qui des tyrans devait venger la France !

La France est libre ! . . . et son drapeau sacré

Flotte ! . . . orgueilleux de voir sa délivrance.

Les oppresseurs du genre humain

Tombent écrasés par sa haine.

Les peuples se donnant la main (*bis.*)

Sur les tyrans brisent leur chaîne

Brisent leur chaîne.

[Chorus pour la fin de chaque couplet.]

Les peuples se donnant la main (*bis.*)

Sur les tyrans brisent leur chaîne

Brisent leur chaîne.

Quand Lafayette, aux combats de Trenton,

Du Léopard repoussait la furie,

Il ignorait que, nouveau Washington,

Il dût un jour délivrer sa patrie.

Les oppresseurs du genre humain, &c.

Chorus.—Les peuples, &c.

Heureuse France, honneur à tes héros !

Leur noble sang a racheté ta gloire ;

Pour le venger le nom de leurs bourreaux

Vivra toujours abhorré dans l'histoire.

Les oppresseurs du genre humain,

Chorus.—Les peuples, &c.

Nobles soutiens que, repoussant les reïs,  
 La France osa nommer ses mendataires !  
 De son bonheur, du maintien de ses droits,  
 Soyez toujours les seuls dépositaires !

Les oppresseurs du genre humain  
 Tombent écrasés par sa haine ;  
 Les peuples se donnant la main (*bis.*)  
 Sur les tyrans brisent leur chaîne  
 Brisent leur chaîne.

Chorus.—Les peuples, &c.

## JE VOUS ECRIS.

AIR : *Je suis à toi.*

Je vous écris, à l'ombre du mystère,  
 Puisque s'écrire est se parler tout bas ;  
 Mais je l'avoue, en ce lieu solitaire  
 Tout est tranquille, et mon cœur ne l'est pas ;  
 Je vous écris.

Je vous écris : quand l'âme est oppressée ;  
 Le tems s'arrête, il n'a plus d'avenir ;  
 Ah ! loin de vous, je n'ai qu'une pensée,  
 Et le bonheur n'est plus qu'un souvenir ;  
 Je vous écris.

Je vous écris !...M'aimeriez-vous encore ?  
 Si votre cœur n'est plus tel qu'autrefois,  
 Faites du moins, faites que je l'ignore ;  
 S'il est constant, dites-le, je le crois ;  
 Je vous écris.

## BARCAROLLE DE LA MUETTE.

Amis ! la matinée est belle ;  
 Sur le rivage assemblez-vous,  
 Montez gaiment votre nacelle,  
 Et des vents bravez le courroux.

Conduis ta barque avec prudence,  
 Pêcheur, parle bas,  
 Jette tes filets en silence,  
 Pêcheur, parle bas ;  
 Le roi des mers ne t'échappera pas. (*bis.*)

L'heure viendra : sachons l'attendre,  
 Plus tard, nous saurons la saisir,  
 Le courage fait entreprendre,  
 Mais l'adresse fait réussir.....

Conduis.....etc.

Pêcheur ! sur la mer orageuse,  
 Brave la mort, va ne crains rien  
 Pour une action périlleuse,  
 Vogue sans peur, en vrai marin.

Conduis.....etc.

Ne redoute pas la balcine,  
 Le temps est calme, il faut partir  
 Tente une conquête incertaine,  
 Le brave craint-il de mourir ;

Conduis.....etc.

## MON PAUVRE PIERRE.

Adieu ma bonne mère !  
 Je pars : le tambour bat . . .  
 Puisque j'suis militaire,  
 Faut que j'fasse mon état ;  
 Ne crains rien, à la guerre  
 J'aurai bien soin de moi,  
 Et le ciel, je l'espère,  
 Me conservera pour toi . . . Remplante

Adieu mon pauvre Pierre !  
 Prend garde à queuque'malheur ! . . .  
 Et toi, ma bonne Claire,  
 Garde-moi ben ton cœur ! . . .  
 En revenant d'la milice  
 Je t'épouserai dans huit ans,  
 Et j'ferai faire l'exercice  
 A tous nos p'tits enfans . . .

Monsieur l'curé, jé viens vous faire  
 En partant mes adieux.  
 Si queuque militaire  
 V'nait vous dire en ces lieux  
 Qu'il a vu mourir Pierre  
 Pour la France et son roi.  
 N'dites rien à ma mère,  
 Et priez Dieu pour moi.

J'sac sur l'dos vers la plaine,  
 Amis, dirigeons-nous !  
 J'sais ben qu'ça fait d'la peinc  
 Mais il faut filer doux.  
 Dans un moment d'alarme  
 Pour chasser le chagrin,  
 Renfonçons une larme  
 Et chantons ce refrain.

Le cœur gros, l'œil humide,  
 L'habitant du hameau  
 Le voit d'un pas rapide  
 Descendre le coteau ;  
 Bientôt sur l'autre rive  
 Ils se perdent enfin,  
 Et l'oreille attentive  
 Peut seule entendre au loin.

## C'EST ÇA.

AIR : *Tontaine, tonton.*

MES amis, il faut que je chante :  
 A-t-on du Champagne ? En voilà.  
 C'est ça, c'est ça, mes amis, c'est ça.  
 Voyons, sa mousse pétillante  
 Me charme et m'inspire déjà :  
 C'est ça, mes amis, c'est ça,

On poursuit le bonheur sans cesse ;  
 Mais Bacchus nous dit : le voilà :  
 C'est ça, c'est ça, mes amis, c'est ça.  
 Rang, Dignité, crédit, richesse,  
 Dans ma bouteille tout est là :  
 C'est ça, mes amis, c'est ça.

Gare ! pan ! pan ! le bouchon vole ;  
 Vite, buvons ; le vin s'en va :  
 C'est ça, c'est ça, mes amis, c'est ça.  
 De plaisirs nous tenons école ;  
 Argumentons sur ce fait-là :  
 C'est ça, mes amis, c'est ça.

Je crois qu'amour, ce petit drôle,  
 Sommeillait dans ce flacon-là :  
 C'est ça, c'est ça, mes amis, c'est ça.  
 Je l'ai gobé, sur ma parole ;  
 Dans mon cœur je le sens déjà :  
 C'est ça, mes amis, c'est ça.

Fripon, tu désertes Cythère !  
 Eh bien ! on t'y reconduira ;  
 C'est ça, c'est ça, mes amis, c'est ça.  
 Je veux ce soir à ma bergère  
 Remettre ce polisson-là.  
 C'est ça, mes amis, c'est ça.

MA BOUTEILLE ET MA MAITRESSE.

Que j'aime à voir à chaque instant,  
Et ma bouteille et ma maîtresse !  
Je n'aime rien autant,  
Et tour à tour je les caresse.  
De tous les deux je suis la loi,  
J'y trouve le bonheur suprême.  
Quand l'amour m'enivre, je bois ; } (bis.)  
Quand le vin m'enivre, j'aime. }

Cependant, le vin, à mes yeux,  
Diffère beaucoup de ces dames.  
Moi qui n'aime que le vin vieux,  
Et n'aime que les jeunes femmes.  
L'un et l'autre me mettent en train ;  
Mais pour finir ce parallèle :  
J'aime la force dans le vin }  
Et la faiblesse chez les belles. } (bis.)

Dans un palais riche et brillant  
On croit le plaisir plus durable.  
Moi, je pense différemment.  
Tout asile m'est agréable  
Quand ont me verse du vin.  
Volontiers, je fais une pose,  
Et comme la fleur du jardin, }  
Je prends racine, où l'on m'arrose. }

## LES PETITS VOYAGEURS.

AIR : *De Zulika, ou un Castel d'antique  
structure, &c.*

Des montagnes de la Navare,  
Deux enfans, frère et sœur, partaient  
Pour la France, avec leur guitare,  
Et le long du chemin chantaient.  
Le sombre hiver et son cortège  
Viennent les frapper de terreur ;  
Pour se réchauffer, sur la neige,  
Ils s'endorment cœur contre cœur !

Le lendemain, presque sans vie,  
Vers la nuit, ils disaient, en pleurs,  
Ah ! donnez je vous en supplie,  
Un gîte aux petits voyageurs !  
Mais, faute d'argent, point de siège  
Après du foyer protecteur :  
Pour se réchauffer, sur la neige,  
Ils s'endorment cœur contre cœur !

Pour se ranimer, ils se serrent  
Comme deux lierres enlacés ;  
Mais c'est vainement qu'ils espèrent  
Réchauffer leurs membres glacés.  
Le froid cruel qui les assiège,  
Va pourtant calmer leur douleur :  
Trouvant leur linceul sous la neige,  
Ils s'endorment cœur contre cœur.

## LE VIEUX SERGENT.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?*

Près du rouet de sa fille chérie

Le vieux sergent se distrait de ses maux,

Et, d'une main que la balle a meurtrie,

Berce en riant deux petits-fils jumeaux.

Assis tranquille au seuil du toit champêtre,

Son seul refuge après tant de combats,

Il dit parfois : " Ce n'est pas tout de naître :

" Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas ! "

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne :

Il voit au loin passer un bataillon.

Le sang remonte à son front qui grisonne ;

Le vieux coursier a senti l'aiguillon.

Hélas ! soudain, tristement il s'écrie :

" C'est un drapeau que je ne connais pas. "

" Ah ! si jamais vous vengez la patrie,

" Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas ! "

" Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,

" Aux bords du Rhin, à Jennappe, à Fleurus,

" Ces paysans fils de la république,

" Sur la frontière, à sa voix accourus ?

" Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,

" Tous à la gloire allaient du même pas.

" Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.

Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas ! "

" De quel éclat brillaient dans la bataille  
 " Ces habits bleus par la victoire usés !  
 " La liberté mêlait à la mitraille.  
 " Des fers rompus et des sceptres brisés,  
 " Les nations, réines par nos conquêtes,  
 " Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.  
 " Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !  
 " Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

" Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.  
 " Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;  
 " Par la cartouche encor-toute noircie,  
 " Leur bouche est prête à flatter les tyrans.  
 " La liberté déserte avec ses armes ;  
 " D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;  
 " A notre gloire on mesure nos larmes.  
 " Dieu, nos enfans, vous donne un beau trépas!"

Sa fille alors, interrompant sa plainte,  
 Tout en filant, lui chante à demi-voix  
 Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,  
 Ont en sursaut réveillé tous les rois.  
 " Peuple, à ton tour, que ces chants te réveillent :  
 " Il en est tems !" dit-il aussi tout bas.  
 Puis il répète à ses fils qui sommeillent :  
 " Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas!"

## LA PATRIE.

## ROMANCE.

J'ai vu les îles Borromées,  
 Fraïches, riantes, embaumées,  
 Et sur les flots du lac Majeur,  
 Semblable à l'oiseau voyageur,  
 J'ai promené ma rêverie.  
 Beaux sites, pieux monumens,  
 Riches joyaux de l'Italie,  
 A votre aspect, jardins charmans,  
 Je préfère encor ma Patrie !  
 La France ! ma belle Patrie !

J'ai vu les monts de l'Helvétie,  
 Leur cime de neige blanche,  
 Et des vallons et des chalets,  
 Qui valent mieux que des palais,  
 De TELL j'admire la Patrie ;  
 Mais à ces glaciers, ces forêts,  
 A l'immense et verte prairie,  
 Aux paysages les plus frais,  
 Je préfère encor ma Patrie !  
 La France ! ma belle Patrie !

De Naples, à Venise la Belle,  
 J'ai volé comme l'hirondelle :  
 Et du Vésuve, au Vatican,  
 Guidé par un pieux élan,  
 J'ai poussé ma course infidèle.  
 A ces débris de tous les tems,  
 Ce sol des arts et du génie,  
 A Rome, à tous ses monumens,  
 Je préfère encor ma Patrie !  
 La France ! ma belle Patrie !

## LE SOUVENIR.

ROMANCE.

*AIR : Jusque dans la moindre choses.*

Souvenir, présent céleste  
 Pour un amant fortuné,  
 Souvenir, présent funeste  
 Pour l'amant abandonné,  
 Souvent tu trompes l'absence,  
 Tu prolonges le bonheur ;  
 Tu doublais ma jouissance,  
 Pourquoi doubler ma douleur ; ?

A l'espoir ton doux prestige  
 Peut rendre un bien qui l'attend ;  
 Mais mon cœur, que tout afflige,  
 N'y voit qu'un nouveau tourment.  
 Laisse à jamais disparaître  
 Des plaisirs trop tôt perdus ;  
 Songe-t-on qu'ils purent être,  
 Sans songer qu'ils ne sont plus !

Autrefois digne d'envie,  
 Digne aujourd'hui de pitié,  
 D'une malheureuse vie  
 Je déteste la moitié.  
 Laisse-moi ! va trouver celle,  
 Qui brisa nos doux liens !  
 Un regret de l'infidelle  
 Pourrait finir tous les miens.

LES HIRONDELLES.

AIR : *De la romance de Joseph.*

Captif au rivage du Maure,  
 Un guerrier, courbé sous ses fers,  
 Disait : Je vous revois encore,  
 Oiseaux ennemis des hivers.  
 Hirondelles, que l'espérance  
 Suit jusqu'en ces brûlans climâts  
 Sans doute vous quittez la France :  
 De mon pays ne me parlez-vous pas ? } (bis.)

Depuis trois ans, je vous conjure  
 De m'apporter un souvenir  
 Du vallon où ma vie obscure  
 Se berçait d'un doux avenir.  
 Au détour d'une eau qui chémine  
 A flots purs, sous de frais lilas,  
 Vous avez vû notre chaumine :  
 De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née  
 Au toit où j'ai reçu le jour ;  
 Là, d'une mère infortunée  
 Vous avez dû plaindre l'amour.  
 Mourante, elle croit à toute heure  
 Entendre le bruit de mes pas ;  
 Elle écoute, et puis elle pleure.  
 De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?  
 Avez-vous vû de nos garçons,  
 La foule, aux noces conviée,  
 La célébrer dans leurs chansons ?  
 Et ces compagnons du jeune âge  
 Qui m'ont suivi dans les combats,  
 Ont-ils revu tous le village ?

De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps l'étranger peut-être,  
 Du vallon reprend le chemin ;  
 Sous mon chaume il commande en maître ;  
 De ma sœur il trouble l'hymen,  
 Pour moi plus de mère qui prie,  
 Et partout des fers ici-bas.

Hirondelles de ma patrie,

De ses malheurs ne me parlez-vous pas.

## LES ENFANS DE LA FRANCE.

1819.

AIR : *Vaudeville de Tarenue.*

Reine du monde, ô France, ô ma patrie !  
 Soulève enfin ton front cicatrisé.  
 Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,  
 De tes enfans l'étendard s'est brisé. (*bis.*)  
 Quand la fortune outrageait leur vaillance,  
 Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,  
 Tes ennemis disaient encore :  
 Honneur aux enfans de la France ! (*bis.*)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,  
 France, et ton nom triomphe des revers.  
 Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre  
 Qui se relève et gronde au haut des airs.  
 Le Rhin aux bords ravis à ta puissance  
 Porte à regret le tribut de ses eaux ;  
 Il crie au fond de ses roseaux :  
 Honneur aux enfans de la France !

Pour effacer des coursiers du Barbare  
 Les pas empreints dans tes champs profanes,  
 Jamais le ciel te fut-il moins avare ?  
 D'épis nombreux vois ces champs couronnés.  
 D'un vol fameux prompts à venger l'offense,  
 Vois les beaux arts consolant leurs autels,  
 Y graver en traits immortels :  
 Honneur aux enfans de la France !

Prête l'oreille aux accens de l'histoire :  
 Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ?  
 Quel nouveaux peuple, envieux de ta gloire,  
 Ne fut cent fois de ta gloire accablé ?  
 En vain l'Anglais a mis dans la balance  
 L'or que pour vaincre ont mendié les rois,  
 Des siècles entends-tu la voix ?  
 Honneur aux enfans de la France !

Dieu qui punst le tyran et l'esclave,  
 Veut te voir libre, et libre pour toujours.  
 Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :  
 La Liberté doit sourire aux amours.  
 Prends son flambeau, laisse dormir sa lance,  
 Instruis le monde, et cent peuples divers  
 Chanteront en brisant leurs fers :  
 Honneur aux enfans de la France !

Relève-toi, France, reine du monde !  
 Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.  
 Oui, d'âge en âge, une palme féconde  
 Doit de tes fils protéger les tombeaux. (bis.)  
 Que près du mien, telle est mon espérance,  
 Pour la patrie admirant mon amour,  
 Le voyageur répète un jour :  
 Honneur aux enfans de la France ! (bis.)

## U N C A S T E L .

Un Castel d'antique structure  
 Vit l'enfance du jeune Hermand ;  
 Son cœur guidé par la nature,  
 Aimait Adèle, encore enfant.  
 Tous deux dans ces lieux solitaires  
 Coulaient en paix leurs premiers jours ;  
 C'était le tombeau de les pères  
 Et le berceau de les amours. (bis.)

Mais bientôt la gloire cruelle,  
 Appelle Hermand, il faut partir ;  
 Par ses larmes la tendre Adèle,  
 Espère encor le retenir.  
 Inutiles pleurs et prières,  
 Hermand renonce à ses beaux jours ;  
 Il fuit le tombeau de ses pères  
 Et le berceau de ses amours.

Aux combats, trahi par son zèle,  
 Le brave Hermand est terrassé ;  
 Dans un soupir le nom d'Adèle  
 Echappe à son cœur oppressé.  
 Ses peines seront moins amères  
 S'il peut seulement quelques jours  
 Revoir le tombeau de ses pères  
 Et le berceau de ses amours.

Arrivé près de son amie,  
 Il veut parler, mais c'est en vain,  
 Il veut presser sa main chérie,  
 Il la presse, hélas ! et s'éteint.  
 Adèle ferme ses paupières,  
 La douleur termine ses jours.  
 Ainsi le tombeau de leurs pères  
 Fut le tombeau de leurs amours.

A U Z É P H I R .

*Sur un Air connu.*

Zéphir, zéphir heureux modèle,  
De l'aimable légèreté.  
Accours à ma voix qui t'appèle  
N'est-tu pas ma divinité ;  
Zéphir, zéphir, heureux modèle  
De l'aimable légèreté.

Tu voltiges de fleurs en fleurs,  
Pour en dérober les faveurs ;  
De même je ne porte aux belles  
Qu'un hommage très passager ;  
L'amour porterait-il des ailes,  
Si ce n'était pour voltiger ? (bis.)  
Zéphir, Zéphir, etc.

Quel homme assez indifférent,  
Pour ne pas devenir constant,  
Lorsqu'une belle qui soupire,  
Dans une amoureuse langueur,  
Par ses beaux yeux semble vous dire,  
Pour moi n'avez-vous pas un cœur ?  
Zéphir, Zéphir, etc.

Impétueux dans ses desirs,  
 Ardent et fou dans ses plaisirs ;  
 Un jeune homme quoiqu'on en dise,  
 Abjurant la fidélité ;  
 Prendra toujours pour sa devise,  
 Zéphir, Zéphir, etc.

## ROMANCE.

### OPÉRA-COMIQUE.

Quand de la nuit l'épais luge,  
 Couvrait mes yeux de son bandeau,  
 Tu me montrais, après l'orage,  
 L'éclat prochain d'un jour nouveau ;  
 Tu me disais : dans la souffrance,  
 Le dernier bien qu'on doit ravir,  
 C'est l'espérance  
 En l'avenir ;  
 Sans l'espérance,  
 Mieux vaut mourir ;

} bis.)

Grâce à tes soins, quand ma paupière,  
 En se rouvrant a pu te voir,  
 J'ai condamné ta vie entière,  
 A la douleur, au désespoir ;  
 Et cependant, dans la souffrance,  
 Le dernier bien qu'on doit ravir,  
 C'est l'espérance  
 En l'avenir ;  
 Sans l'espérance,  
 Mieux vaut mourir.

---

 LE JOUR DES ADIEUX.

AIR : *Hélas ! mes beaux jours son passés.*

LA neige a blanchi nos côteaux  
 Et le deuil, hélas ! m'environne :  
 Tout redouble aujourd'hui mes maux ;  
 Je te quitte..... le sort l'ordonne.  
 Quand je m'arrache de tes bras  
 Ma voix s'éteint, mon sein s'opresse  
 Neige, tombez ; tombez, frimats  
 Conformez-vous à ma tristesse.

Prêt à porter, en d'autres lieux,  
 Un cœur qui ne vit que pour elle ;  
 Il m'a fallu dans nos adieux  
 Lui cacher ma douleur mortelle !.....  
 Plein de son souvenir, je pars ;  
 Et, malgré moi, vers sa demeure  
 Je tourne mes derniers regards,  
 Mon âme se brise, et je pleure.

O dieux ! qu'il est affreux le jour  
 Où l'on fuit celle que l'on aime !  
 Quitter l'objet de son amour  
 Est plus cruel que la mort même.  
 En vain pour charmer notre cœur  
 Sa douce image va nous suivre ;  
 Loin d'elle toute manque au bonheur ;  
 Ne plus la voir c'est ne plus vivre.

## LA CHAUMIÈRE.

AIR : *Le sombre hiver va disparaître.*

Humble cabane de mon père,  
 Témoin de mes premiers plaisirs.  
 Du fond d'une terre étrangère,  
 C'est vers toi que vont mes soupirs. } bis.

Le jeune tilleul qui t'ombrage,  
 Et la montagne, et le hameau,  
 De ton agreste paysage,  
 Tout me retrace le tableau.

J'ai vu, devant moi sans envie,  
 S'ouvrir de superbes palais.  
 C'est toi, ma cabane chérie,  
 Qui peux remplir tous mes souhaits.

D'où vient cette joie inquiète  
 Dont ton nom seul saisit mon cœur ?  
 Si, dans ta paisible retraite,  
 Le ciel n'eût fixé mon bonheur.

J'y vivrais donc libre et tranquille,  
 Après tant de pas incertains ;  
 Et Louise, en ce doux asile,  
 Viendrait partager mes destins.

O mon luth, qu'avec complaisance  
 Je te sens frémir sous mes doigts !  
 Si j'obtiens ma double espérance,  
 C'est à tes sons que je le dois. } bis.

---

 ON EST SI MECHANT.

*Air Nouveau.*

Je n'ai pas encore quinze ans,  
 Lucas en compte seize à peine,  
 Et nos troupeaux, en même tems,  
 Paissent ensemble dans la plaine.  
 Des garçons c'est le plus prudent ;  
 Des filles je suis la plus sage ;  
 Mais sur nous l'on j'âse pourtant,  
 On est si méchant (*bis.*) au village !

Lucas danse-t-il avec moi,  
 On dit que c'est par préférence.  
 On me demande aussi pourquoi  
 Je suis si triste en son absence.  
 Souvent la nuit, je ne dors pas ;  
 Si l'on savait ça, je le gage,  
 On dirait que j'aime Lucas ;  
 On est si méchant (*bis.*) au village !

Un jour contre un loup furieux  
 Lucas avait pris ma défense.  
 Aux champs nous étions seuls tous deux,  
 Un baiser fut sa récompense ;  
 Mais le malheur qui nous poursuit,  
 L'apprit à tout le voisinage.  
 Quoi ! pour un baiser tant de bruit !  
 Ah ! qu'on est méchant (*bis.*) au village !

Les jeunes garçons d'aujourd'hui  
 Me causent tant de méfiance,  
 Qu'an bois je ne vais qu'avec lui ;  
 Mais on blâme encor ma prudence.  
 Si ma mère enfin me croyait,  
 De peur qu'on en dit d'avantage,  
 A Lucas on me marierait.  
 On est si méchant (*bis.*) au village !

## OUI, JE T'AIMAIS.

AIR : *Je f'aimerais, etc.*

Oui je t'aimais,  
 Lorsque ma voix sévère,  
 Tu prescrivais d'oublier à jamais,  
 De ton amour, la brûlante chimère,  
 Mais je le sens à ma douleur amère,  
 Oui je t'aimais.

Oui je t'aimais,  
 D'une pudique flamme,  
 Avec candeur, souvent je t'écoutais,  
 Lorsqu'un baiser me révéla ton âme,  
 Je te bannis, le devoir te condamne,  
 Mais je t'aimais.

Oui je t'aimais,  
 Et le destin barbare,  
 Par d'autres nœuds m'enchaîne désormais,  
 Oh ! conservons, quand l'honneur nous sépare,  
 Souvenir pur, comme un parfum trop rare,  
 Oui je t'aimais.

## LE PAUVRE.

Je suis pauvre ! . . sur la terre  
 Nul ami ne m'est resté...  
 Tous ont fui quand la misère  
 S'est assis à mon côté.

Solitaire  
 Sur la terre,  
 Sans amis,  
 Pauvre j<sup>e</sup> vis !

Et pourtant... dans mon enfance,  
 Je m'en souviens... autrefois  
 J'étais heureux d'espérance,  
 Dans l'avenir j'avais foi !...

Mais l'aurore  
 S'évapore..  
 vient le soir,  
 Et nul avoir !

Chut, écoutons ! l'heure sainte  
 Sonne et dit :— Pauvre, à genoux !  
 A vos pieds je mets ma plainte,  
 Vierge, je m'adresse à vous !

Mon amie,  
 C'est Marie ;  
 Mon espoir  
 Est son pouvoir !..

LAISSONS FAIRE LE TEMPS !!

AIR: *Il est un Dieu, devant lui je m'incline.*

FIERS CITOYENS, espoir de la Patrie,

Vous qui voulez affranchir l'univers,

Ne brusquez rien, la liberté vous crie :

L'impatience enfante les revers ;

Le temps vous prête un appui tutelaire,

Il vous sert tous, il recrute vos rangs,

Jusqu'au grand jour du reveil populaire,

Laissons faire le temps. (bis.)

Des potentats la famille sanglante

Crut sous des fers étouffer notre essor,

Mais du volcan la rumeur frémissante

Les avertit que le feu fume encor.

La main du temps rouvrira le cratère

Qui doit vomir la mort sur les tyrans,

Pour opposer le tonnerre au tonnerre

Laissons faire le temps,

Nous étions dix quand un nouveau monarque

Des scélérats se déclara l'appui,

Nous étions cent au convoi de Lamarque,

Nous nous comptons par millions aujourd'hui.

Pour démasquer les lâches et les traîtres

Ne formons pas de projets imprudens...

Encor un an...et nous serons les maîtres.

Laissons faire le temps.

Chaque matin voit refroidir le zèle  
 Des défenseurs d'un despote odieux,  
 Chaque soleil dévore une parcelle  
 Du voile épais qui leur couvre les yeux.  
 Ceux qu'effraya le bonnet de Phrygie,  
 Sur nos autels chargés de leurs encens  
 Sacrifieront leur idole flétrie.

Laissons faire le temps.

Laissons le temps ébranler l'édifice,  
 Il croulera sous le plus faible effort,  
 Berçons les rois dans un repos factice,  
 Ils passeront du sommeil à la mort....  
 Coulons sans bruit la balle prolétaire  
 Qui doit percer la veine des tyrans,  
 Jusqu'au grand jour du tocsin populaire

Laissons faire le temps.

## LE SOLDAT FRANÇAIS.

AIR :

Au retour de la guerre  
 Quand un soldat français,  
 Porte a sa boutonnière  
 Le prix de ses hauts faits,  
 Je crois en sa vaillance,  
 Sans demander pourquoi. (bis.)  
 Voilà comme je pense .

Pensez vous comme moi,  
 Voilà comme je pense  
 Pensez vous (*bis*) comme moi  
 Pensez vous comme moi  
 Pensez vous (*bis*) comme moi.

Le grands de l'étalage,  
 Ne séduit pas mon cœur,  
 De mon saint hermitage  
 Je goute le bonheur,  
 Je suis en conséquence  
 Plus heureux que le roi. (*bis.*)  
 Voilà comme, etc.

Si jamais la richesse,  
 M'accorde ses faveurs,  
 Je veux avec largesse  
 Soulager le malheur,  
 Protéger l'indigence  
 Me ferait-il la loi. (*bis.*)  
 Voilà comme, etc.

Si de ma chansonnette,  
 Vous n'êtes pas content,  
 Ma foi, moi je regrette  
 D'avoir perdu mon tems,  
 Imposez moi silence,  
 J'obéirai ma foi. (*bis*)  
 Voilà comme, etc.

TOUT REPOSE DANS LE HAMEAU.

AIR : *Connu.*

Déjà la nuit sombre,  
 S'étend sur le verger ;  
 Je vois venir l'ombre.  
 C'est l'heure du berger.  
 Mais, chut ! faisons silence,  
 Il faut de la prudence  
 Colin bientôt viendra  
 Tra—la—la—la.  
 Dormez ma bonne mère  
 Je tourne mon fuseau,  
 Fermez votre paupière,  
 Tout repose dans le hameau. *(bis.)*

Colin du village,  
 Est le plus amoureux ;  
 Il est le plus sage,  
 Et est le plus heureux.  
 Je crois déjà l'entendre  
 Demander, d'un air tendre,  
 Un baiser qu'il aura,  
 Tra—la—la—la,  
 Dormez, &c.

Déjà l'heure avance,  
 Colin ne revient pas,  
 Pour lui ma présence  
 N'a-t-elle plus d'appas ?

Comme mon cœur palpite !  
 Comme mon cœur s'agite !  
 Je l'entends, il est là ;  
 Tra—la—la—la,  
 Dormez, &c.

Colin, sois fidèle,  
 Tu promis d'être à moi,  
 Auprès d'une autre belle,  
 N'engage pas ta foi.  
 Ce baiser doux et tendre,  
 Qu'hier tu voulus prendre ;  
 Tiens, Colin, le voilà :  
 Tra—la—la—la.  
 Dormez, &c.

## VERSEZ DU VIN.

AIR : *J'aime le vin* (BLONDEL.)

Verscz du vin ! versez du vin !  
 Qu'elle est douce son influence !  
 Du Pauvre il efface un chagrin,  
 Du riche il charme l'existence.  
 Puisque Dieu prodigue les vignes,  
 De ses bienfaits rendons-nous dignes.  
 Verscz du vin ! versez du vin  
 Verscz, amis, versez du vin !

Versez du vin ! versez du vin !  
 Jésus jadis en Palestine,  
 Se trouvant dans un gai festin  
 En versa de sa main divine :  
 Saivons cet exemples notoire ;  
 Soyons chrétiens dès qu'il faut boire.  
 Versez du vin ! etc.

Versez du vin ! versez du vin !  
 Vieillards qui ne renversez guère  
 Jeune fille au regard mutin,  
 Dont la vertu n'est pas sévère.  
 Quand vous échappent les fillettes,  
 Rattrapez-vous à vos feuilletes.  
 Versez du vin !

“ Versez du vin ! versez du vin ! ”  
 Disait ce bon père Lathuille  
 Lorsque le cosaque inhumain  
 S'approchait de la grande ville.  
 “ Mon vin n'est fait que pour les braves ;  
 “ Français, prenez, videz mes caves !  
 “ Versez du vin ! etc. ”

Versez du vin ! versez du vin !  
 Un faux sage en vain nous répète :  
 Que dans le fond d'un puit malsain,  
 La vérité fait sa retraite.  
 La gaillarde chérit la treille ;  
 Son gîte est dans une bouteille.  
 Versez du vin ! etc.

Versez du vin ! versez du vin !  
 Honte au buveur qui serait sobre !  
 Nos ceps sont chargés de raisin  
 Que vont mûrir les feux d'octobre.  
 Dépensons le jus de la tonne,  
 Nous amasserons en automne.  
 Versez du vin ! versez du vin !  
 Versez, amis, versez du vin !

### LA FUITE INUTILE.

L'autre jour j'aperçus Lisette  
 Triste et déjà loin du hameau,  
 Avec panetière et houlette,  
 Mais sans son chien et son troupeau.  
 Je lui dis : Où vas-tu, la belle,  
 Avec l'air de te désoler ?  
 Je fuis l'amour, me répond-elle,  
 Et si loin qu'il n'y puisse aller.

Ton erreur, lui dis-je, est extrême :  
 Un vain dépit te fait la loi :  
 Ton cœur te suit ; si ton cœur aime,  
 L'ennemi voyage avec toi.  
 Reviens parmi nos pastourelles,  
 Si tu n'as pas d'autres secours :  
 Le dieu que tu fuis a des aîles,  
 Il te rattrapera toujours.

LE ROI POUR RIRE.

AIR : *Je voudrais voir a chaque instant, etc.*

(Couplets pour le gâteau des Rois.)

Puisque le sort la bien voulu,  
 J'accepte l'honneur qu'il me donne ;  
 Mais je veux, en joyeux élu  
 Porter dignement la couronne.  
 Je ne crains pas que dangereux  
 Pour m'abattre ou aille s'inscrire ;  
 Et je sens que je suis heureux } (bis.)  
 De n'être ici qu'un roi pour rire. }

J'y songe bien, car autrement  
 Mon titre n'est que baliverne.  
 Au diable du gouvernement,  
 Si bien gaîment on ne gouverne !  
 Versez-moi d'un vin généreux ;  
 Car je n'ai personne a proscrire ;  
 Et je sens que je suis heureux  
 De n'être ici qu'un roi pour rire.

S'il arrivait qu'un bon garçon  
 De me chanter ait quelque envie,  
 Qu'il chante ! j'aime la chanson :  
 La chanson embellit la vie.  
 Mais fain de ces vers doucereux,  
 Qu'un sot flatteur sait écrire ;  
 Et je sens que je suis heureux  
 De n'être ici qu'un roi pour rire.

Par mille guerroyants états  
 Je ne veux point troubler la terre.  
 Oh ! si nous livrons des combats  
 Ne livrons que ceux de Cythère.  
 Pour un sacrifice amoureux,  
 On me verra toujours souscrire ;  
 Et je sens que je suis heureux  
 De n'être ici qu'un roi pour rire.  
 Avant peu, de cette grandeur  
 Je n'aurai plus la moindre empreinte :  
 Après avoir régné sans peur,  
*J'abdiquerai gaiement sans crainte.*  
 Mais, grace au ciel, aussi nombreux  
 Mes amis sauront me sourire,  
 Alors je pourrais être heureux  
 De n'avoir trôné que pour rire.

## IL M'AIME ENCORE.

AIR : *T'en souviens tu ?* &c.

Il m'aime encor, doux rêve de mon âme.  
 Ah ! revenez bercer de tristes jours ;  
 J'ai pu le faire, il ignore ma flamme,  
 Mais de ma vie il est maître toujours.  
 Un doux rayon en ce moment colore  
 La sombre nuit où s'égarait mon cœur.  
 Oui, je le sens, aimer, c'est vivre encore  
 Et loin d'Arthur, je crois presque au bonheur.

Il m'aime encore, il chérit ma présence :  
 Pour le revoir, sachons bannir l'amour.  
 Que dis-je, hélas ! ah ! j'aime l'absence  
 Que de cesser de l'aimer un seul jour.  
 Sans craindre ici le regard qui m'enivre,  
 Je lui dirais le secret de mon cœur :  
 Oui, je le sens, aimer, c'est vivre encore,  
 Et loin d'Arthur, je crois presque au bonheur.  
 Oui, je le sens, etc.

Il m'aime encore ! oui, son âme est constante,  
 Il me le dit en mots mystérieux :  
 En m'écrivant, sa main était tremblante..  
 Des pleurs brûlants, des pleurs baignaient ses yeux<sup>x</sup>  
 Et quoi ! sa peine aurait pour moi des charmes ?  
 Cruel amour, n'égare plus mon cœur.  
 Arthur ! Arthur... si tu verses des larmes,  
 Non, je ne puis encore croire au bonheur.  
 Arthur ! Arthur, etc.

### SUR UN BERCEAU DE MYRTE.

Souvent, sous ces ombrages,  
 Deux cœurs brûlants d'amour  
 Se sont donné le gage  
 De bien s'aimer toujours.

## MA MORALE.

Riens, chantons, aimons, buvons,  
 En quatre points c'est ma morale :  
 Buvons tant que nous le pourrons,  
 Afin d'avoir l'humeur égale :  
 L'esprit sombre que tout égrit  
 Tourmente ceux qui l'environne,  
 Et l'âme gai qui toujours rit  
 Ne fit jamais pleurer personne.

Quand Dieu noya le genre humain  
 Il sauva Noé du naufrage,  
 Il dit, *Je* lui versant du Vin :  
 Voilà ce que doit boire un sage.  
 Buvons en donc jusqu'au tombeau,  
 Car d'après l'arrêt d'un tel juge,  
 Tous les méchants sont buveur d'eau...  
 C'est bien prouvé par le déluge.

Un cœur froid, qui jamais n'aime,  
 Du ciel desbonora l'ouvrage,  
 Car pour aimer, Dieu nous forma  
 En créant l'homme à son image.  
 Aimons nous donc, c'est le vrai bien,  
 Amis, suivons les lois divines,  
 Il faut aimer notre prochain  
 En commençant par nos voisins.

## L'ARGENT.

## ROMANCE.

Combien de systèmes divers  
 Ont divisé les astronomes.  
 Newton embrassant l'univers  
 S'égarait au séjour des hommes !  
 Car cet esprit intelligent,  
 Observant la machine ronde,  
 N'aperçut pas que c'est l'argent  
 Qui fait mouvoir le monde.

Par lui tout est activité ;  
 Sans lui tout devient immobile ;  
 L'amour, dans son vol arrêté,  
 S'endort sur son arc inutile.  
 Je vois déjà qu'en m'écoutant  
 Phéné sourit, Lise me fronde...  
 Toujours est-il que c'est l'argent  
 Qui fait mouvoir le monde.

Quand un Dandy devient l'époux  
 Du landau de la vieille Hortense ;  
 Lorsque tant d'hommes à genoux  
 Baisent les pieds de la puissance,  
 A qui veut le payer comptant  
 Quand l'honneur se vend à la ronde,  
 Ne voit-on pas que c'est l'argent  
 Qui fait mouvoir le monde.

## LA LEÇON

DE VALSE PU

## PETIT FRANÇOIS.

Mon bête Vrançois, mon bête Vrançois,  
 Toit fouloir que ché t'apprenne,  
 Comment autrefois, g'amment autrefois,  
 Ché falsait à la Prussienne,  
 Ou pien à la tyralienne,  
 Ecoute pien, écoute pien,  
 La leçon de ta poune amie,  
 Recarde pien, recarde pien  
 Gomm'êlle falla grosse Marie,  
 Tu mettre ton piéd là  
 Trin, trin, trin, trin, trin, trin,  
 Zerre moi mieux que ça,  
 Vas fin, fonde's crass nich fêch clack ;  
 Marque donc lé mesure,  
 • Oh ! que ton tête est dure !

Trin, trin, trin, trin, trin, trin,

(Ici l'Alsacienne valse avec le Petit François :

Trè-là-là-là-là, trè-là-là-là-là )  
 Trè-là-là-là-là, trè-là-là-là-là ) (bis.)

Sur les ports Rhin, à Fienne, à Perlin,  
 Ca'ai connue l'armée Française,  
 Plus t'un corporal, plus t'un chénéral,  
 Avec moi, ne t'en déplaise,  
 De falser était pien aise !

Ch'avais singt ans, des crosses couleurs,  
 Ch'etais totae, un peu sournoise ;  
 Ils m'app'laient tout ces Messieurs :  
 La seduisante Pafaroise,  
 Les pras plus près du corps,  
 Trin, trin, trin, trin, trin, trin,  
 On tirait que tu tors,  
 Vass fin, etc.

Ch'ai connu Moreau, Fictor, Auchireau  
 Quand ch'était à Farsofie  
 Ch'ai connu Murat, afec Masséna,  
 Ch'ai falsé à Cracofie,  
 C'est le beau temps de ma vie !  
 A Fienne un chour, Napoléon,  
 M'afait rendu pien gloricuse,  
 A mon falseur, il dit Dracon,  
 Quel crénadier que la falseuse !.....  
 Prends donc tou air cracieux,  
 Trin, trin, trin, trin, trin, trin,  
 Fais-moi donc les toux yeux,  
 Vass fin, etc.

Le petit François, tout essouffé, se sauvant vers le font du Théâtre ;

J'é touffe de chaleur, ça m'tourne sur le cœur...  
 J'rais r'trouver mon capitaine !

LA'LSACIENNE,

( Courant après lui et l'arrétant. )

Non tu falsera.....

LE PETIT FRANÇOIS,  
 J'te dis qu'chen' veux pas,  
 L'ALSACIENNE,  
 Ch'te dis qui faut j'apprenne !  
 LE PETIT FRANÇOIS,  
 Est-elle entêtée l'ancienne ?  
 L'ALSACIENNE,  
 Un bôtit tour, ça vas fenir,  
 LE PETIT FRANÇOIS,  
 J'veux m'en aller, j'veux pas qu'on m'tienne.  
 L'ALSACIENNE.

Monsi Vrançois, fou pas partir !  
 LE PETIT FRANÇOIS,  
 Me v'là bloqué par l'Alsacienne !  
 L'ALSACIENNE,

Vrançois met donc ton pied là,  
 Trin, trin, trin, trin, trin, trin,  
 C'est beaucoup mieux déchà,  
 Vass fin, flounder crass nich fêch clack,  
 Profv ! c'est en mesure,  
 Ton tête est pien moïn ture,  
 Trin, trin, trin, trin, trin, trin,  
 Trâ-là-là-là-là, trà-là-là-là-là, } (bis.)  
 Trâ-là-là-là-là, trà-là-là-là-là. }

(Le petit François et l'Alsacienne, sorte par le fond  
 de Théâtre toujours en valsant.)

## TABLE ALPHABETIQUE.

### A

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| Ah ! laissez-moi dans mon indifférence, . . . . .        | 85  |
| Adieu ma bonne mere, . . . . .                           | 89  |
| Au retour de la guerre, . . . . .                        | 111 |
| Amis ! la matinee est belle, . . . . .                   | 88  |
| Auprès de vous, votre main dans la mienne, . . . . .     | 66  |
| Annette ramenait un soir, . . . . .                      | 62  |
| Aux champs d'honneur qu'illustra sa vaillance, . . . . . | 52  |
| Adieu ! adieu ! d'une cloche sonore, . . . . .           | 46  |

### B

|                                             |    |
|---------------------------------------------|----|
| Beau Canada ! notre chère Patrie, . . . . . | 29 |
|---------------------------------------------|----|

### C

|                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------|-----|
| C'est l'été radieux, . . . . .                            | 8   |
| Captif au rivage du Maure, . . . . .                      | 98  |
| C'en est donc fait ?... je vais quitter la vie, . . . . . | 78  |
| C'est dans tes yeux, belle Eugénie, . . . . .             | 65  |
| Comme le dit un vieil adage, . . . . .                    | 35  |
| Connaissez-vous celle que j'aime, . . . . .               | 17  |
| Combien de systèmes divers, . . . . .                     | 121 |

### D

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| Déjà la nuit sombre, . . . . .                      | 113 |
| Des montagnes de la Navare, . . . . .               | 93  |
| Don précieux de la beauté, . . . . .                | 54  |
| Des Espagnols m'ont pris sur leur navire, . . . . . | 42  |
| De mon cachot entends ma voix plaintive, . . . . .  | 44  |

### E

|                                        |    |
|----------------------------------------|----|
| Encore un mot, ô ma Lucette, . . . . . | 58 |
|----------------------------------------|----|

### F

|                                                |     |
|------------------------------------------------|-----|
| Fiers Citoyens, espoir de la Patrie, . . . . . | 110 |
|------------------------------------------------|-----|

## H

|                                                |     |
|------------------------------------------------|-----|
| Humble cabane de mon père, . . . . .           | 106 |
| Hélas ! mes beaux jours sont passés, . . . . . | 74  |
| Holà ! fillette brune et blanche, . . . . .    | 45  |

## I

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| Il brille enfin ce jour si désiré, . . . . .     | 86  |
| Il ne vient pas, où peut-il être, . . . . .      | 99  |
| Il m'aime encor, doux rêve de mon âme, . . . . . | 118 |

## J

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| Je suis à jeûn, aussi n'allez pas croire, . . . . . | 7   |
| Joyeux viveurs, l'onde est tranquille, . . . . .    | 11  |
| Je suis pauvre ! . . sur terre, . . . . .           | 109 |
| Je n'ai pas encore quinze ans, . . . . .            | 107 |
| J'ai vu les îles Borromées, . . . . .               | 96  |
| Je vous écris, à l'ombre du mystère, . . . . .      | 87  |
| J'entends dans nos montagnes, . . . . .             | 89  |
| Je t'aime comme le zéphyre, . . . . .               | 77  |
| J'étais prête pour le départ, . . . . .             | 76  |
| J'aime le son du tambour, du clairon, . . . . .     | 70  |
| Je suis sans pain, sans aucune ressource, . . . . . | 71  |
| J'aime à gravir sur la colline, . . . . .           | 61  |
| Je viens de voir notre comtesse, . . . . .          | 63  |
| Je t'aimerais, . . . . .                            | 59  |

## L

|                                                         |     |
|---------------------------------------------------------|-----|
| L'autre jour j'aperçus Lisette, . . . . .               | 116 |
| La neige a blanchi nos coteaux, . . . . .               | 105 |
| Le tems n'est plus où mes doigts sur ma lyre, . . . . . | 81  |
| Le jour où vous reprîtes, . . . . .                     | 60  |
| Loin des Chalets qui m'ont vu naître, . . . . .         | 53  |
| La voilà donc, l'heure de la vengeance, . . . . .       | 27  |
| Lise, que vous êtes charmante, . . . . .                | 14  |

## M

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| Mon fils, ma tendresse m'inspire, . . . . .     | 5   |
| Mes amis, il faut que je chante, . . . . .      | 90  |
| Mon enfant, tu voudrais comprendre, . . . . .   | 26  |
| Mon bête Vrançois, mon bête Vrançois, . . . . . | 122 |

## N

|                                                   |    |
|---------------------------------------------------|----|
| Non loin du golfe où Naples est assise, . . . . . | 57 |
| Noble rejeton de la France, . . . . .             | 49 |
| Nobles descendans de la France, . . . . .         | 31 |

## O

|                                                       |     |
|-------------------------------------------------------|-----|
| Où, je t'aimais, . . . . .                            | 108 |
| Où ! combien d'un chant pur, . . . . .                | 81  |
| O mère, tu n'es plus !... depuis deux mois la vie, 82 |     |

## P

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| Près du rouet de sa fille chérie, . . . . .         | 94  |
| Portra it charmant, portrait de mon amie, . . . . . | 75  |
| Pour plaire à ce qu'on aime, . . . . .              | 68  |
| Pour moi, dans la nature, . . . . .                 | 56  |
| Pour un Français, serait-il des entraves, . . . . . | 51  |
| Pourquoi me faire, passagère hirondelle, . . . . .  | 47  |
| Pourquoi d'un bonheur sans mélange, . . . . .       | 20  |
| Puisse le sort la bien voulu, . . . . .             | 117 |

## Q

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| Quand de la nuit l'épais nuage, . . . . .        | 104 |
| Que j'aime à voir à chaque instant, . . . . .    | 92  |
| Quand tu m'aimais, inconstante Sophie, . . . . . | 79  |
| Quand j'étais dans mon jeune âge, . . . . .      | 64  |
| Qu'à ma port' des le matin, . . . . .            | 21  |
| Qu'il va lentement le navire, . . . . .          | 23  |

## R

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| Reine du monde, ô France, ô ma Patrie, . . . . . | 99  |
| Reviens, reviens, douce espérance, . . . . .     | 72  |
| Riches cites, gardez votre opulence, . . . . .   | 39  |
| Rions, chantons, aimons, bavons, . . . . .       | 120 |



